UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01457785 2

COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

An Anonymous Donor

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2007.
From University of Toronto.
May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.
May not be indexed in a commercial service.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

40

FABLES

DE

LA FONTAINE

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

FABLES

DE

LA FONTAINE

PUBLIÉES PAR D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE DE PAUL LACROIX

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26

Digitized by Microsoft®

PQ
1808
A1
1873
v.1

688613
21.11.58

Digitized by Microsoft®

LA FONTAINE

FABULISTE ET CONTEUR

La Fontaine *a lui-même indiqué le point de départ de ses Contes en publiant son premier recueil sous ce titre :* Nouvelles en vers, tirées de Boccace et de l'Arioste, par M. D. L. F. (Paris, Cl. Barbin, 1665, *pet. in*-12); *mais il n'en est pas de même du premier Recueil de fables intitulé :* Fables choisies, mises en vers, par M. de La Fontaine (Paris, Cl. Barbin, 1668, *in*-4). *Sans doute ce Recueil est précédé d'une Vie d'Ésope d'après Planude, ce qui donnerait à penser que les fables qu'il contient sont empruntées surtout à Ésope; mais la Préface, qui peut fournir des renseignements sur ces fables, ne paraît point avoir été bien comprise par les biographes et les éditeurs de La Fontaine, qui n'ont pas pris garde que l'auteur avait imité le texte de Phèdre*

Digitized by Microsoft®

plutôt que celui d'Ésope. La Fontaine ne savait pas un mot de grec, et, lorsqu'il eut sous les yeux quelque traduction latine ou française des fables d'Ésope, il laissa plus d'une réminiscence de cette traduction dans les fables qu'il mettait en vers français.

Nous ne possédons que des indications très vagues et très insuffisantes sur la jeunesse de La Fontaine : il avait 45 *ans quand il osa faire imprimer ses premiers Contes, et* 48 *ans quand il se décida à publier enfin ses premières Fables, qui circulaient manuscrites depuis plusieurs années. Auparavant, il avait composé des poésies ; mais le public lettré n'en connaissait que quelques-unes qui avaient été insérées dans des recueils de vers, avec ou sans nom d'auteur. Quant à sa comédie de l'*Eunuque, *imitée de Térence, elle était à peu près inconnue, quoiqu'elle fût imprimée depuis* 1654 (Paris, Augustin Courbé, 1654, in-4), *car elle n'avait pas été jouée sur un théâtre de Paris ou de la province. Dès ce temps-là, La Fontaine, qui venait fréquemment à Paris, devait s'y plaire beaucoup plus qu'à Château-Thierry, où il avait sa résidence, sa maison, son emploi et sa famille : il s'était mêlé à la joyeuse bande des poètes et s'y était fait des amis et des admirateurs, malgré ses distractions, ses rêveries et ses naïvetés. On aurait tort de croire, cependant, qu'il fut dès lors recherché et apprécié dans les* ruelles *et les cercles littéraires, si nombreux à cette époque, soit à l'hôtel de Ram-*

Digitized by Microsoft ®

bouillet, soit chez Mlle de Scudéry, soit en tout autre salon qui réunissait, à certains jours, un groupe de précieux *et de* précieuses. *Il avait sans doute tout ce qu'il fallait de galanterie, c'est-à-dire de raffiné et de délicat dans l'esprit, pour réussir parmi une société où l'abbé Ménage et l'abbé de Montreuil étaient considérés comme des génies incomparables, l'un à cause de ses dissertations pédantes, l'autre à cause de ses madrigaux; mais La Fontaine manquait absolument de conversation, et ne savait pas mieux raconter que parler devant les gens du monde.*

Nous n'avons aucun détail sur les occupations littéraires de La Fontaine antérieurement à l'époque où Pellisson le recommanda et le présenta au surintendant Fouquet, qui lui fit bon accueil et qui prit intérêt à ses travaux poétiques. C'est en 1657 *que La Fontaine devint une des créatures de Fouquet, à titre de pensionnaire et sous la condition expresse de fournir, pour chaque quartier de sa pension, un petit ouvrage en vers. Les compositions qu'il envoyait au surintendant tous les trois mois, avec autant d'exactitude qu'il en mettait à toucher sa pension, ne furent que des épîtres, des ballades, des odes; mais c'étaient des chefs-d'œuvre, et Fouquet eut assez de goût pour les juger tels, en subissant peut-être l'influence de Pellisson, qui en faisait beaucoup de cas. Ces poésies légères passaient ensuite sous les yeux des hommes et des femmes de la Cour, qui*

Digitized by Microsoft ®

formaient la société intime du surintendant, et La Fontaine, que Pellisson était fier d'avoir fait connaître à son patron, eut bientôt dans cette société d'élite un certain nombre de partisans et de prôneurs. Il faut bien supposer, toutefois, qu'il ne s'y était montré que sous la figure de ses vers.

On a tout lieu de croire qu'il fut reçu dès lors chez la marquise de Sévigné, qui avait donné des éloges à ses vers dès l'année 1657, *et à laquelle il adressa, par l'entremise de Fouquet, un dizain de reconnaissance, où il disait au surintendant :*

Phébus tenant chez vous son consistoire,
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça :
J'étois alors deux cent mille en deça,
Voire encor plus, du Temple de Memoire.

Il avait été introduit certainement par Pellisson chez la comtesse de la Suze et chez Mlle de Scudéry, qui étaient l'une et l'autre les admiratrices rivales de ce bel esprit, le plus laid et le plus généreux des hommes. Mais La Fontaine, qui n'avait rien du grand monde, était plus à l'aise au cabaret, *avec des poètes et des* biberons, *que dans un salon, en nob... compagnie, avec des femmes savantes, des prudes et des galantes. De cette époque-là date sa liaison avec Claudine Colletet, dont le mari, Guillaume Colletet, avait fait la réputation poétique en l'épousant, quoiqu'elle fût sa servante, et en lui attribuant les vers*

Digitized by Microsoft ®

qu'il composait sous son nom. La Fontaine y fut attrapé comme tant d'autres; non seulement il se fit un des adorateurs de Claudine, mais encore il la loua en vers et en prose. Après la mort de Colletet, en 1659, *la muse de Claudine resta muette, et La Fontaine, qui avait rimé pour elle plus d'un madrigal amoureux, porta ailleurs son encens et ses madrigaux, comme il le dit dans une épître à Pellisson, madrigaux*

> Courts et troussés et de taille mignonne...
> Car menus vers sont en vogue à present.

Les Contes et les Fables, qui ne furent en vogue que plus tard, n'étaient pas compris parmi ces menus vers.

Dans les poésies badines que La Fontaine faisait, dès ce temps-là, pour amuser Fouquet et les hôtes ordinaires du château de Vaux, on reconnaît cependant, au ton de son style familier, les tendances du conteur et du fabuliste. Nous ne doutons pas que le poète ne se fût déjà essayé avec succès dans les deux genres qui devaient bientôt assurer sa célébrité : la Fable et le Conte.

Nous trouvons, en effet, le premier conte de La Fontaine dans la ballade qu'il envoya, pour le second terme de sa pension, au mois d'octobre 1659, *et dont le refrain était :* Promettre est un, et tenir est un autre :

Digitized by Microsoft ®

Sur ce refrain, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des universitez,
Promet, un jour, cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompe la fillette,
Qui de dépit luy dit, pour faire court :
« Vous y viendrez cuire dans notre four ! »
Colin répond, faisant le bon apôtre :
« Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre. »

Le conte est là au complet, avec toutes ses grâces et toutes ses malices. Six ans plus tard, en 1665, *si La Fontaine avait pu adresser un exemplaire de ses* CONTES *à son ancien protecteur Fouquet, devenu l'infortuné prisonnier de Pignerol, il aurait eu le droit de mettre sur la dédicace : « A celui qui m'a fait conteur ! » Et trois ans après, en* 1668, *en offrant encore à Fouquet un exemplaire de dédicace, lorsque parurent les six premiers livres des* FABLES CHOISIES, *il n'eût pas manqué de lui dire : « C'est vous qui m'avez fait fabuliste en m'ordonnant de composer le* SONGE DE VAUX. »

Le SONGE DE VAUX *n'a jamais été achevé, bien que La Fontaine y ait encore travaillé depuis la disgrâce de Fouquet ; mais dans les fragments qui nous restent de ce délicieux poème mythologique, commencé vers* 1659, *le Fabuliste se montre dès lors avec les qualités qu'il allait apporter dans un genre nouveau, où personne ne l'a surpassé ni même égalé. Il avait tenté d'entremêler aux descriptions histo-*

Digitized by Microsoft ®

riques, comme il le dit lui-même, des épisodes d'un caractère galant. Les personnages qu'il a mis en scène dans le SONGE DE VAUX *sont des dieux et des déesses de l'Olympe antique qui président aux mystères de la métempsycose, et qui ne s'étonnent pas d'entendre parler un cygne ou une carpe. La Fontaine semble faire sa profession de foi en déclarant que les animaux et les êtres humains sont tous, à ses yeux, de la même famille :*

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse et devient autre chose;
Toute ame passe en differentes mains :
Telle est la loi de la metempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car icy-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits heberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roy se vêt en sortant d'un berger;
Puis d'un berger estant du roy sortie.

La Fontaine, on le voit, s'entourait déjà de tout ce peuple d'animaux qu'il allait faire penser et parler comme des hommes; il était en plein pays de Fable lorsqu'il racontait les transmigrations de l'âme d'Amphion avant qu'elle eût passé dans le corps d'un cygne :

... Son ame a depuis animé tour à tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles,
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits et polis,

Digitized by Microsoft ®

De fort aimables personnes
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons,
Peu de loups, force moutons!...

Le Fabuliste, dès cette époque, se plaît à rassembler son personnel, ce microcosme des bêtes, qu'il avait entrevu, dès sa jeunesse, dès le collège, vivant, agissant et moralisant dans Ésope et dans Phèdre. La fable était, depuis longtemps, son abstraction favorite; il fréquentait les animaux plus volontiers que les hommes, et il s'entendait moins avec ceux-ci qu'avec ceux-là. Le SONGE DE VAUX *n'est qu'un cadre qu'il avait choisi exprès, pour y faire entrer les créations fabuleuses de son esprit qui s'absorbait dans un rêve perpétuel. La première fable qu'il ait écrite sans le savoir se trouve comme égarée et perdue au milieu des fragments de son poème incomplet; il commence par faire un miracle, il donne la parole à des poissons, qui racontent une aventure sous forme d'un véritable apologue:*

Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire, au milieu de nos champs,
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'estre sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible

Digitized by Microsoft ®

Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure;
Et là d'abord il leur dit :
« Pauvres humains, qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en nostre monde? »

C'est fait; la Fable française est née : ce n'est plus celle d'Ésope, de Phèdre, de Pilpaï, c'est celle de La Fontaine.

Il s'y était préparé, en quelque sorte, depuis son enfance : d'abord en apprenant à lire, dans une vieille traduction, les Fables d'Ésope; ensuite, en traduisant lui-même les Fables de Phèdre, quand il suivait le cours de latin dans un collège de l'Oratoire, et, plus tard, en entretenant commerce, pour ainsi dire, avec les héros traditionnels de ces fables, à la campagne et dans les forêts. La Fontaine avait été de tout temps, même à son insu, observateur des animaux et contemplateur de la nature; sa jeunesse s'était écoulée au milieu des champs et des bois : car son père, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, possédait aux environs de cette ville plusieurs fermes, plusieurs maisons de campagne, qu'il habitait de préférence, et le jeune Jean de La Fontaine, qui devait lui succéder héréditairement dans sa charge, s'était de bonne heure familiarisé avec les devoirs peu exigeants d'un office de judicature subalterne, qu'il exerçait déjà comme suppléant avant d'en devenir tout à fait titulaire. Au reste, il ne devait pas être très instruit

Digitized by Microsoft ®

dans la jurisprudence spéciale, puisque, sur la fin de sa vie, Furetière lui reprochait de ne pas savoir, quoique maître des eaux et forêts, « ce que c'était que bois de grume et bois de marmenteau[1] *». C'est à l'occasion de son mariage avec Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de la Ferté-Milon, en novembre* 1646, *que La Fontaine devint réellement maître des eaux et forêts à la place de son père, et il conserva cette charge pendant plus de vingt-cinq ans, en la remplissant tant bien que mal, c'est-à-dire en se faisant suppléer, comme avait fait son prédécesseur, par d'autres officiers de son administration, car il séjournait à Paris plus souvent qu'à Château-Thierry, quand il eut pris rang parmi les poètes et à la tête des premiers poètes de son temps.*

*Il n'en aimait pas moins la vie campagnarde; il était chasseur passionné, mais il n'avait pas de plus grand plaisir que d'errer dans les bois, en rêvant, quelquefois un livre à la main. Il était donc à même d'*étudier la nature, *comme l'a dit un de ses historiens contemporains, Mathieu Marais; il vivait alors avec les animaux, qu'il a si bien décrits dans ses Fables, en les peignant d'après nature.*

A défaut de documents écrits, la tradition, qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans les localités

---

1. Voyez les *Factums* de Furetière contre l'Académie, publiés en 1686.

Digitized by Microsoft ®

voisines de Château-Thierry, nous apprend comment La Fontaine avait réuni de longue date les matériaux de ses Fables, en vivant, pour ainsi dire, au milieu de la plupart des animaux qui devaient y figurer. On montre encore, dans les bois de Barbillon, plusieurs sites sauvages et pittoresques, où le poète passait des journées entières, assis ou debout, regardant d'un œil fixe une feuille ou un brin d'herbe, sur lequel se reposait quelque insecte, écoutant d'une oreille distraite le chant ou le cri des oiseaux, rêvassant ou composant des vers, au murmure d'une source vive qui coulait à ses pieds. Bien souvent, il s'oubliait dans sa rêverie et restait à la même place lorsque le jour avait disparu et qu'il se trouvait perdu dans une obscurité profonde, sans pouvoir regagner son logis. Alors sa femme, ses amis, ses domestiques, s'inquiétaient de son absence ; on faisait une battue dans la forêt avec des lanternes et des torches ; on l'appelait, on le cherchait longtemps, et l'on finissait par le découvrir, endormi, à l'endroit où quelque bûcheron, quelque garde-chasse, l'avait aperçu le matin. Il n'en était pas plus ému en s'éveillant, et ne sortait de son immobilité que pour demander à boire et à manger. On s'informa de l'inquiétude, de la peur qu'il avait dû éprouver en se voyant condamné à passer une nuit entière au fond des bois ; il répondit avec indifférence qu'il savait bien, en s'endormant, que le jour viendrait le lendemain le réveiller. Quant aux loups,

Digitized by Microsoft ®

qui pouvaient seuls lui inspirer quelques craintes, ajouta-t-il en souriant, ces méchants n'avaient garde de s'attaquer aux gens, durant la belle saison où ils faisaient la chasse aux bêtes de manière à être toujours bien repus. Une fois, pourtant, on ne parvint à le retrouver qu'après vingt-quatre heures de recherches dans la forêt de Vassy. Il portait, par bonheur, dans sa gibecière, des provisions et du vin, que son domestique avait eu la précaution d'y mettre à son insu ; il fut enchanté de les avoir à point nommé, et, suivant ses propres paroles, il n'eut pas le temps de mourir de faim ni de soif.

Ces souvenirs sont encore présents et animés dans le pays qui fut témoin des épisodes de la vie rêveuse et distraite de La Fontaine au milieu des bois. Nous avons connu un habitant de Château-Thierry (F. Lecart, peintre et calligraphe) qui avait pris soin de les recueillir soigneusement, en interrogeant les vieillards, laboureurs, bergers et bûcherons, qui se racontaient de père en fils les innocences *et les* imaginations du bon M. de La Fontaine. *Il est à regretter que les précieuses notes, rassemblées une à une par cet historiographe local de notre grand fabuliste, et accompagnées d'une quantité de dessins, n'aient pas été publiées et soient peut-être perdues depuis la mort de l'auteur (vers* 1865); *il y avait là des vues de tous les endroits qui étaient, qui sont toujours signalés, dans l'arrondissement de Château-Thierry et dans*

Digitized by Microsoft®

celui de la Ferté-Milon, comme ayant été les promenades favorites de l'auteur des FABLES. *Quelques-uns de ces lieux agrestes et sauvages sont décrits dans ses poèmes, surtout dans* PSYCHÉ *et dans* ADONIS, *et entre autres une espèce de grotte, qu'on nomme encore le* Cabinet du Fabuliste, *parce qu'il se plaisait à y venir souvent et à s'y endormir en composant ses fables. C'est là, sans doute, que furent écrites les premières, avant l'année* 1661, *car la disgrâce et le procès de Fouquet datent de cette année-là.*

On sait, d'ailleurs, que plusieurs de ses fables circulèrent, manuscrites, avant d'être réunies dans le recueil de 1668, *et même qu'elles avaient pu être imprimées en feuilles volantes, suivant l'usage du temps. « L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, dit-il lui-même dans sa préface, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. » Ces fables avaient peut-être été connues et admirées à Château-Thierry longtemps avant de l'être à Paris dans les assemblées du Marais et du quartier du Louvre. Château-Thierry était devenue une ville littéraire sous l'influence de la spirituelle duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, qui y fut exilée et qui y tenait sa petite cour; mais on n'avait pas attendu l'arrivée de cette charmante et folle princesse pour y fonder une espèce d'académie, dans laquelle La Fontaine, son ami Maucroix, chanoine de Reims, et son parent Pintrel, procureur du roi au*

Digitized by Microsoft ®

présidial de Château-Thierry, occupaient à tour de rôle la place d'honneur.

On a vu dans les plus anciennes pièces que nous ayons de La Fontaine, dans les ballades à Fouquet, dans les fragments du SONGE DE VAUX, *que ce poète de la nature s'était annoncé comme conteur et comme fabuliste vers l'année* 1658. *Il aimait les animaux; il s'entendait avec eux, pour ainsi dire, et il leur prêtait volontiers les finesses et les naïvetés de son esprit. Avant d'avoir étudié ces animaux* sur le vif, *comme on disait, il les avait rencontrés, dès son enfance, dans les livres : car le recueil des Fables d'Ésope était un des premiers livres qu'on mettait dans les mains des enfants, qui, avant de savoir lire ces fables, en admiraient la représentation figurée. Mais ce furent les Fables de Phèdre, plutôt que les Fables d'Ésope, qui révélèrent à La Fontaine son talent de fabuliste. Il n'avait pas même fait ses humanités, lorsqu'il fut reçu dans l'institution de l'Oratoire, à Paris* (27 *avril* 1641), *avec l'intention de se consacrer à l'état ecclésiastique. Ses études jusqu'alors avaient été fort négligées, et les* maîtres de campagne *que son père lui avait donnés ne lui enseignèrent qu'un peu de latin*[1], *en lui faisant expliquer les Fables de*

1. *Histoire de l'Académie françoise depuis* 1652 *jusqu'en* 1701, par l'abbé d'Olivet. (Paris, J.-B. Coignard, 1730, in-12, p. 221.)

Digitized by Microsoft®

Phèdre. Il ne savait pas autre chose à son entrée dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il sortit au bout d'un an sans être beaucoup plus instruit. Sa vocation religieuse, inspirée par la lecture des livres de piété qu'un chanoine de Soissons, G. Héricart, lui avait prêtés, eut bientôt fait place au désir de voir le monde et d'y vivre en liberté. Les Fables de Phèdre laissèrent dans son esprit mobile et inconstant une impression plus durable et plus profonde que les Pères de l'Église : il s'accusait lui-même d'aimer le changement :

Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une ame, en ses plaisirs legere,
Inquiéte et partout hôtesse passagere.

« *Il avoit déjà vingt-deux ans qu'il ne se portoit encore à rien* », *dit l'abbé d'Olivet ; il passait son temps à lire des romans et des contes, surtout Rabelais, auquel il revenait sans cesse et qu'il savait par cœur ; il ne se lassait pas non plus de relire Phèdre, qui lui semblait le meilleur poète et le plus sage philosophe de l'antiquité. Il devint naturellement poète à son tour, et se passionna d'abord pour Malherbe, dont il avait entendu réciter une ode par un officier en quartier d'hiver à Château-Thierry.* « *Il se mit aussitôt à lire Malherbe, raconte l'abbé d'Olivet (qui le tenoit de La Fontaine), et s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur,*

Digitized by Microsoft ®

il alloit de jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter, et ses essais de versification, comme il nous le raconte lui-même, furent dans le goût de Malherbe. Un de ses parens, nommé Pintrel, homme de bon sens et qui n'étoit pas ignorant, lui fit comprendre que, pour se former, il ne devoit pas se borner à nos poètes françois; qu'il devoit lire et lire sans cesse Horace, Virgile et Térence. Il se rendit à ce sage conseil. Il trouva que la manière de ces Latins étoit plus naturelle, plus simple, moins chargée d'ornemens ambitieux, et que par conséquent Malherbe péchoit pour être trop beau ou plutôt trop embelli. »

La Fontaine, dans son ÉPÎTRE A M. HUET, *confirme en ces termes le récit de l'abbé d'Olivet :*

> Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
> Il pensa me gâter... A la fin, grace aux dieux,
> Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

*On rencontre, en effet, à chaque page des œuvres de La Fontaine, une imitation, une réminiscence d'Horace, qui avait remplacé Malherbe dans les admirations du poète de Château-Thierry, et qui n'avait pas fait tort à son bien-aimé Phèdre, en laissant aussi Virgile et Térence devenir les modèles favoris du traducteur de l'*EUNUQUE *et de l'auteur du poème d'*ADONIS.

Cette passion déclarée pour les poètes les plus

Digitized by Microsoft®

purs et les plus élégants de l'antiquité latine n'empêcha pas La Fontaine de garder toutes ses sympathies pour les conteurs français et italiens, avec lesquels il préparait ses Contes, empruntant à Clément Marot et aux poètes du XVe et du XVIe siècle toutes les grâces naturelles de leur style. « Toute sa littérature, écrivait Furetière, en 1686, *dans ses odieux* Factums, *consiste en la lecture de Rabelais, de Pétrone, d'Arioste, de Boccace et de quelques auteurs semblables. » Mais Furetière n'a pas dit à quelles sources La Fontaine puisait, avec son admirable langue, les merveilles ingénieuses de ses Fables. La Fontaine en avait trouvé plusieurs dans son cher Horace :* Le Rat de ville et le Rat des champs (Hor., *Sat.*, II, vi); le Cheval s'étant voulu venger du Cerf (*Ép.*, I, vii); la Belette entrée dans un grenier (*Ép.*, I, x); la Montagne qui accouche (*Art poét.*); le Savetier et le Financier (*Ép.*, I, vii); *mais, tout en imitant Horace, il se souvint de Phèdre, qui avait développé les mêmes sujets à sa manière, et il ne manqua pas de lui prendre quelques-uns de ses meilleurs traits.*

C'est dans la préface du recueil de 1668 *que La Fontaine a exprimé sa prédilection pour Phèdre, qu'il regarde non seulement comme un excellent poète, mais comme un véritable philosophe pour l'enseignement de la jeunesse. « Socrate, dit-il, n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs la poësie et les*

Digitized by Microsoft®

fables, Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment, et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. » *Il ajoute plus loin, s'humiliant modestement devant la supériorité de son modèle :* « *On ne trouvera pas icy (dans les six premiers livres des* FABLES CHOISIES) *l'élegance ni l'extrême brieveté qui rendent Phedre recommandable. Ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ay cru qu'il faloit, en recompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en estre demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoistra dans cet auteur le vray caractere de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes.* » *Il donne encore ailleurs un autre éloge à Phèdre :* « *Du temps d'Esope, la fable estoit contée simplement ; la moralité separée, et toûjours en suite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement.* » *Cependant La Fontaine invoque l'autorité d'Horace, pour s'excuser d'avoir quelquefois supprimé la moralité dans ses Fables :* « *Un homme qui veut reüssir, dit-il, abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.* »

On ne peut pas douter que La Fontaine, pour mettre en vers les fables qu'il choisissait, n'eût tou-

Digitized by Microsoft®

jours sous les yeux le texte latin de Phèdre; mais on peut aussi supposer que sa paresse habituelle s'accommodait mieux d'une traduction en français, qui facilitait parfois son travail. Cette traduction, nous l'avons cherchée, et nous n'avons pas eu de peine à la découvrir: c'est celle que Lemaistre de Sacy avait publiée, en 1647, *sous le nom de Saint-Aubin, pour l'usage des élèves de Port-Royal* [1], *et qui fut réimprimée littéralement, en regard du texte latin, dans la seconde édition de Phèdre, corrigée et annotée par le célèbre Tannegui-Lefèvre* [2].

Cependant on peut assurer que La Fontaine n'avait pas toujours sous les yeux la traduction de Port-Royal, ni même le texte de Phèdre, quand il composait ou improvisait une fable. Par exemple, le Coq et la Perle (*liv. I,* xx), le Combat des Rats et des Belettes (*liv. IV,* vi), le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre (*liv. VI,* xvii), *ne rappellent ni l'original ni la traduction.*

Avant que cette traduction fût tombée entre ses mains, La Fontaine s'était déjà exercé à mettre en vers quelques fables d'Ésope et de Phèdre, en se ser-

---

1. *Les Fables de Phèdre, traduites en françois, avec le latin à costé.* (Paris, veuve Martin Durand, 1647, in-12.)

2. *Phædri Fabulæ et P. Syri mimi, cum notis et emendationibus Tanaquilli Fabri, hac secunda editione auctioribus. Addita est gallica versio et in eam animadversiones.* (Salmurii, Dan. de Lespinière, 1664, pet. in-12.)

Digitized by Microsoft®

vant d'une autre traduction qui avait paru avant celle du pseudo-Saint-Aubin. Nous avons donc la certitude qu'il a connu les FABLES D'ÉSOPE, traduites fidèlement du grec, avec un choix de plusieurs autres fables attribuées à Ésope par des auteurs anciens (*Bourg en Bresse, chez la veuve Joseph Tainturier*, 1646, *in*-16).

L'auteur de cette traduction estimable est Pierre Millot, Langrois, professeur de langues humaines au collège de Bourg en Bresse. Il ne faut pas perdre de vue que La Fontaine, qui ne savait pas le grec, n'a pu lire les fables d'Ésope que dans une traduction latine ou française.

Il est, d'ailleurs, facile de reconnaître que, dans la plupart des fables imitées d'Ésope et de Phèdre, La Fontaine a souvent conservé les termes de la traduction, et jusqu'au tour de phrase, ce qui était le résultat inévitable de leur refonte dans le moule du vers. Nous serions même tenté de croire que La Fontaine s'entourait de toutes les traductions qu'il pouvait avoir, car nous retrouvons çà et là, dans diverses traductions d'Ésope publiées avant 1660, *la trace évidente d'une imitation presque textuelle que notre fabuliste en a faite, peut-être sans le vouloir et sans le savoir.*

Plusieurs critiques ont pensé que La Fontaine s'était inspiré de la lecture des fables traduites en vers, avant lui, par Gilles Corrozet, Guillaume Gueroult, Guil-

Digitized by Microsoft ®

*laume Haudent et Philibert Hégemon. D'autres même ont supposé qu'il avait connu le texte inédit des poésies de Marie de France et la première traduction d'Ésope en vers, composée au XIIIe siècle et si souvent reproduite dans les manuscrits de cette époque, sous le nom d'*Ysopet. *Mais il est bien certain que La Fontaine n'a jamais eu le goût ni l'occasion d'étudier la littérature française du moyen âge, du moins dans les originaux, et qu'il n'aurait pas même été capable de déchiffrer les écritures des XIIe et XIIIe siècles.*

Quant aux Fables d'Ésope, mises en rithme française *au XVIe siècle, il a dû les connaître et les lire, mais sans les goûter ni songer à en faire usage, puisqu'il se présente, dans la préface de* 1668, *comme ayant eu la gloire d'ouvrir la carrière. Gilles Corrozet avait pourtant fait paraître, en* 1544, *les* Fables du tres-ancien Esope Phrygien, *plusieurs fois réimprimées, et Guillaume Haudent, en* 1547, Trois cent soixante-six apologues d'Esope; *Guillaume Gueroult avait inséré quelques fables exquises dans le premier livre de ses* Emblèmes (1550), *et Philibert Hégemon avait ajouté les siennes à sa* Colombiere et Maison rustique (1583). *La Fontaine ne fait nulle part mention de ces fabulistes, contemporains de Marot et de Ronsard, qu'il savait par cœur.*

La Fontaine composait simultanément, sans ordre, sans suite, sans but, ses Contes et ses Fables; il ne songeait peut-être pas même à les mettre au jour; il

Digitized by Microsoft ®

les lisait à ses amis, il les faisait lire surtout par une espèce de socius *ou de secrétaire, nommé Gaches, qui l'accompagnait partout et qui l'empêchait de s'égarer ou de s'oublier. A coup sûr il était trop distrait et trop absorbé pour être lui-même un bon lecteur de ses ouvrages; il préférait en donner des copies aux personnes qui témoignaient s'y intéresser, car il se piquait d'être un habile calligraphe. Voilà comment, dans la haute société des gens de cour et des beaux esprits, on citait des vers de ses Contes et de ses Fables longtemps avant qu'ils eussent été imprimés.*

Les Contes *parurent les premiers, en* 1665 *et en* 1666, *parce que la duchesse de Bouillon, qui était une des muses de La Fontaine, avait désiré qu'ils fussent publiés. L'auteur les aurait volontiers dédiés à cette princesse, qui les avait retenus et qui les récitait devant sa petite cour de Château-Thierry, si l'inconvenance de cette dédicace n'eût pas engagé un ami charitable, Maucroix sans doute, à en opérer la suppression, probablement à l'insu de La Fontaine, qui se dédommagea plus tard en disant, dans la dédicace de ses* Amours de Psyché, *adressée à la divinité de ses* Contes : « *C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dedie cet ouvrage : non qu'il n'ait assurement des défauts, et que le present que je vous fais soit d'un tel merite qu'il ne me donne sujet de craindre; mais, comme Vostre Altesse est equitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit*

Digitized by Microsoft ®

toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zele qui accompagne ces mesmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprés d'une ame comme la vostre. Mais, Madame, j'ay tort d'appeler present ce qui n'est qu'une simple reconnoissance. »

Les deux premières parties des CONTES *avaient paru chez Barbin et chez Billaine, sans causer à l'auteur le moindre désagrément, malgré la licence de plusieurs de ces petits poèmes, la plupart imités de Boccace, de l'Arioste et des* CENT NOUVELLES NOUVELLES : *car La Fontaine s'était donné comme un innocent et modeste imitateur de ces vieux conteurs italiens et français, qui étaient dans toutes les bibliothèques, mais qu'on ne lisait plus guère. L'Arioste et Boccace furent certainement alors les protecteurs de La Fontaine, qui, grâce à la recommandation du duc et de la duchesse de Bouillon, avait été nommé, en* 1664, *gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, née Marguerite de Lorraine. Nous ne voyons pas que* Joconde, Richard Minutolo, le Berceau, le Muletier, les Cordeliers de Catalogne, *et le reste, lui aient fait tort dans la société polie : les lettres de la marquise de Sévigné, qui n'était ni prude ni légère, sont remplies de citations empruntées à ces Contes charmants, que tout le monde lisait avec plaisir, en leur pardonnant d'être parfois un peu trop libres. On dut pourtant conseiller à La Fontaine de ne pas mettre*

Digitized by Microsoft®

au jour la troisième partie de ses CONTES, *quoiqu'il eût obtenu un privilège du roi pour cette impression, avant d'avoir fait paraître ses* FABLES, *que ses amis et ses admirateurs eurent l'idée de lui faire dédier au Dauphin.*

Ces admirateurs et ces amis devenaient de plus en plus nombreux, depuis que La Fontaine était revenu se fixer à Paris, auprès de la duchesse de Bouillon. Dans le monde littéraire, Racine, Molière et Boileau s'étaient déclarés les défenseurs et les prôneurs de La Fontaine, qu'on appréciait à sa juste valeur, tout en faisant la part de ses divagations, de ses enfantillages et de ses défaillances. On le traitait comme un grand enfant de génie; on lui pardonnait tout, même les plus étranges incohérences, et on applaudissait avec enthousiasme tout ce qui sortait de sa veine poétique. On l'avait surnommé le Conteur; *on le surnomma bientôt* le Fablier. *On le connaissait par ses œuvres dans un monde aristocratique où il évitait de se montrer en personne : chez Mme de Sévigné, chez le duc de La Rochefoucauld, chez Mme de La Fayette, chez le prince de Condé; ses Fables, dont les copies s'étaient multipliées, faisaient surtout les délices de ces sociétés intelligentes et spirituelles, où l'on savoit par cœur ses contes les plus graveleux : témoin la* DISSERTATION SUR JOCONDE, *qui avait pour objet cette imitation peu voilée d'un des épisodes les plus hardis de l'*ORLANDO *d'Arioste. Enfin, chaque*

Digitized by Microsoft®

pièce nouvelle qui sortait du portefeuille de La Fontaine était un événement dans ce qu'on appelait « la belle compagnie ».

Il ne faudrait pas croire que La Fontaine improvisât toutes ces fables, qui sont écrites avec tant de grâce et de facilité que rien n'y sent l'effort ni le travail. On sait aujourd'hui qu'elles ne s'élaboraient que lentement et avec beaucoup de peine. L'auteur rêvait, réfléchissait longtemps avant d'arriver à donner une forme à sa pensée, et cette forme, il la variait à l'infini, en cherchant toujours à la perfectionner. Il ne se bornait pas à retoucher ses ouvrages, il avait la patience de les refaire entièrement lorsqu'il n'en était pas content. Personne n'eût osé le critiquer, tant on avait conscience de sa supériorité originale, mais il se jugeait lui-même et ne négligeait pas de se corriger plus sévèrement que si les corrections à faire eussent été indiquées par le juge le moins indulgent. On peut assurer que chacune de ses fables a été ainsi corrigée et remaniée à deux ou trois reprises, sinon refaite de fond en comble.

Enfin, cédant aux prières et aux conseils de ses amis, La Fontaine mit sous presse le recueil des six premiers livres des FABLES CHOISIES, *quand Louis XIV eut autorisé son fils, le Dauphin, à en accepter la dédicace. Le privilège du roi, accordé au libraire Claude Barbin, était du 6 juin 1667; le volume in-4° ne fut achevé d'imprimer que le 31 mars 1668, ce qui*

Digitized by Microsoft ®

atteste les soins minutieux que l'auteur avait apportés, de concert avec Maucroix, à l'impression de ces FABLES CHOISIES. *La plupart des fables contenues dans le premier recueil étaient imitées d'Ésope et de Phèdre. La Fontaine les fit précéder de la* VIE D'ÉSOPE, *extraite de celle que J. Baudoin avait traduite de Planude, en tête de sa traduction des Fables d'Ésope* [1]. *Il y ajouta seulement la dédicace au Dauphin et une préface dans laquelle il faisait l'éloge des fabulistes de l'antiquité, en exaltant les avantages et l'excellence du genre qu'il osait, disait-il, aborder le premier en France.*

On voit, dans cette préface, que La Fontaine se piquait d'avoir représenté avec beaucoup de justesse et d'exactitude les animaux qu'il avait mis en scène dans ses Fables, et qui la plupart lui étaient familiers, parce qu'il les avait cent fois rencontrés et observés dans ses promenades champêtres et solitaires, durant l'exercice de sa maîtrise des eaux et forêts au duché de Château-Thierry. On s'explique donc par quel paradoxe ingénieux, et relativement acceptable,

---

1. La traduction de J. Baudoin, qui a eu tant d'éditions au milieu du XVIIe siècle, parut pour la première fois en 1633, sous ce titre : *Les Fables d'Ésope Phrygien,* illustrées de Discours moraux, philosophiques et politiques. La Fontaine a connu cet ouvrage, puisqu'il en a tiré un abrégé de la Vie d'Ésope, mais il s'est bien gardé de conserver un seul mot de la traduction des fables; le style pompeux et gourmé de J. Baudoin ne pouvait que lui être antipathique.

Digitized by Microsoft®

la critique moderne a pu signaler et mettre en relief les descriptions d'animaux qui se trouvent dans les poésies de La Fontaine comme étant, à certains égards, plus vraies et plus vivantes que celles qui ont coûté à Buffon tant de recherches de langage académique. En effet, les animaux qui figurent dans les six premiers livres des Fables étaient ceux que La Fontaine avait eu le plus d'occasions d'étudier, à la campagne, pendant sa jeunesse rustique et bocagère : l'aigle, l'alouette, le hibou, l'âne, le chien, le loup, le renard, la belette, le rat, la souris, le chat, le cerf, la brebis, le bœuf, la grenouille, les abeilles, les fourmis, le lièvre, la perdrix, le coq, la poule, le pigeon, etc. C'est toute une basse-cour de ferme, c'est toute la zoologie des champs et des bois. Quant aux grands animaux féroces et sauvages, qui ne sont visibles en France que dans les ménageries : l'ours, le lion, le léopard, le singe, etc.; quant aux oiseaux étrangers, qui ne vivent à l'état libre que dans quelques contrées lointaines de l'Europe, La Fontaine n'avait pas manqué de les étudier aussi d'après nature, en allant les voir en cage au Jardin des Plantes de Paris ou dans les écuries du château de Versailles.

Il n'est pas possible de mettre en doute le brillant succès qu'obtint le recueil des FABLES CHOISIES *à son apparition en* 1668, *et pourtant ce succès n'est attesté par aucun témoignage contemporain. Nous n'avons pas les lettres de Mme de Sévigné qui en eussent parlé,*

Digitized by Microsoft®

et nous ne pouvons constater la vogue du livre que par le nombre des imitations qui se produisirent dans l'intervalle de trois ans. La première édition in-4°, ornée de figures gravées d'après les dessins de François Chauveau, fut promptement épuisée ; il en parut une nouvelle, de format in-12, chez les mêmes éditeurs Claude Barbin et Denys Thierry, et cette petite édition en deux volumes eut immédiatement les honneurs de la contrefaçon.

La critique n'avait fait entendre qu'une seule voix discordante au milieu des éloges et des applaudissements : c'était celle du célèbre avocat Patru, qui, de parti pris, mais sans mauvais vouloir, désapprouvait la tentative de La Fontaine, lequel s'en était expliqué dans la préface de son recueil avec autant de bon sens que de bonhomie : il avait mis en vers ses FABLES CHOISIES, *après avoir composé des* CONTES ET NOUVELLES *en vers. Pour lui, conte ou fable, c'était tout un.*

Les éloges furent unanimes, le succès universel, et La Fontaine fut proclamé le premier des poètes français. Cet enthousiasme se renouvela trois ans après, quand notre poète publia un second recueil, qui ne contenait que huit nouvelles fables avec quelques poésies : FABLES NOUVELLES ET AUTRES POÉSIES DE M. DE LA FONTAINE (*Paris, Cl. Barbin ou Denys Thierry,* 1671 ; *in-12, avec fig. de Chauveau*). *Dès lors, le mérite de La Fontaine ne fut plus contesté par per-*

Digitized by Microsoft®

*sonne, et, bien que Boileau ait gardé le silence à son égard dans l'*ART POÉTIQUE, *on ne doute pas qu'il ne fût parvenu, dès l'année* 1671, *à l'apogée de sa réputation littéraire. On laisse dans l'ombre ses* CONTES, *qui commencent à effaroucher les personnes pieuses et timorées, mais on met ses* FABLES *en pleine lumière.*

On doit pourtant supposer, à certains indices qui ressortent de l'étude de ses œuvres, qu'il préférait ses Contes à ses Fables, et qu'il avait conscience surtout de sa supériorité de conteur. Néanmoins, comme on l'avait fait rougir de quelques-uns de ses Contes, il n'en parla plus, même à ses amis, du moment où il sut que le roi désapprouvait ce genre de poésie. Il ne parlait que de ses Fables, et lorsque Saint-Évremond l'engageait, en 1687, *à faire le portrait de Mme de Mazarin, il lui répondait malicieusement : « L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on n'a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux*[1]. *» L'abbé de Maucroix, le confident de ses pensées intimes après avoir été le compagnon de ses plaisirs, a donc pu ne pas trahir le secret de l'auteur des* CONTES ET NOUVELLES *en affirmant, dans une lettre adressée à un père de la compagnie de Jésus qui l'avait interrogé à ce sujet, que La Fontaine re-*

---

1. Voyez cette lettre dans les *Œuvres complètes de La Fontaine*, édition de M. Marty-Lavaux, t. III, p. 397.

Digitized by Microsoft®

gardait ses FABLES *comme le meilleur de ses ouvrages*[1].

La Fontaine avait trouvé de nouveaux appuis et de nouveaux approbateurs, grâce à ses FABLES, *qui lui firent pardonner ses* CONTES. *Mme de Montespan se charge de le défendre auprès de Louis XIV. Le roi n'avait jamais goûté son genre de poésie, et lui gardait rancune à cause de ses* CONTES, *qu'il n'avait pas lus, mais qu'on lui avait dénoncés comme des chefs-d'œuvre d'indécence. Cependant, le jeune duc de Bourgogne et son précepteur Fénelon étaient toujours pleins de sympathie pour La Fontaine; le prince de Conti et le grand Turenne s'étaient prononcés chaleureusement en faveur du fabuliste, qui négligeait un peu trop la muse des Fables pour celle des Contes, et qui, n'ayant pas obtenu un privilège du roi pour publier à Paris la quatrième partie de ses* CONTES, *ne se faisait aucun scrupule d'en confier l'impression aux presses des Pays-Bas, en s'exposant ainsi à encourir une disgrâce presque inévitable à la cour de Versailles.*

Les avis de ses amis les plus éprouvés ne le dissuadèrent jamais de continuer ses rapports secrets, mais transparents, avec les libraires et les imprimeurs hollandais, qui se disputaient le droit de publier de nou-

---

1. *Œuvres posthumes de M. de Maucroix.* (Paris, J. Etienne, 1710, in-12.)

Digitized by Microsoft®

veaux CONTES *de La Fontaine, et qui payaient bien l'auteur. Celui-ci vit interdire en France la réimpression des volumes de* CONTES, *qu'il avait publiés avec privilège du roi; mais il ne fut jamais inquiété ni poursuivi en raison de ses ouvrages imprimés en Hollande et introduits en France par les colporteurs. On lui fit entendre seulement que le roi ne souffrirait pas qu'il fût reçu membre de l'Académie française. C'est en vue de l'Académie, où sa place était marquée, qu'il compléta la troisième et la quatrième partie de ses* FABLES CHOISIES, *formant son second recueil, et qu'il les fit paraître chez Barbin, en* 1678 *et* 1679.

La Fontaine avait eu des imitateurs, et même des plagiaires, ainsi qu'il l'avait prévu et annoncé dans la préface du recueil de 1668, *où il disait : « Il arrivera possible que mon travail fera naistre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ay mis. J'ay choisy veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles; mais, outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choisies, et, si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. » Plus d'un poète, en effet, s'était hâté d'imiter La Fontaine en suivant son conseil : on avait vu paraître coup sur coup des recueils de fables en vers, les uns anonymes, les autres si-*

Digitized by Microsoft®

gnés par Furetière, Perrault, de Saint-Ussans, etc.

La carrière était ouverte, comme l'avait dit La Fontaine, et c'était à qui s'y distinguerait après lui. Il fut alors sur le point de renoncer tout à fait aux Fables, par suite de son inconstance naturelle. La source des sujets à tirer d'Ésope et de Phèdre n'était pas épuisée; mais La Fontaine, n'y trouvant plus son plaisir, s'en éloignait tous les jours davantage : il n'avait pas moins de sympathie pour les animaux; mais toutes ses tendances le portaient vers le Conte et les sujets de galanterie, car il était amoureux de Mme de La Sablière, et il le devint ensuite de Mme Ulrich. Par bonheur, quelqu'un lui parla des Fables de Pilpay, traduites en français par un Indien d'Ispahan et revues par Gaulmin (Paris, Siméon Piget, 1644, in-8°), *en l'assurant que ces Fables étaient au moins égales à celles d'Ésope. La Fontaine prit feu aussitôt pour Pilpay, comme il s'était passionné un moment pour les Prophéties de Baruch, et il se plongea dans la lecture du* LIVRE DES LUMIÈRES, OU LA CONDUITE DES ROIS. *Le second recueil des* FABLES CHOISIES *devait sortir de ce répertoire de la sagesse indienne.*

La première fable de ce second recueil était dédiée à Mme de Montespan, et le poète lui disait en assez mauvais vers :

Protegez desormais le livre favory
Par qui j'ose esperer une seconde vie.

Digitized by Microsoft®

Ce livre favori, *que La Fontaine n'avait publié que pour se relever du discrédit moral où ses* CONTES *l'avaient fait tomber, était précédé d'un privilège du roi, dans lequel, par une honorable exception, se trouvait mentionné expressément que, si ce privilège lui avait été accordé par Sa Majesté, « c'étoit afin de témoigner à l'auteur l'estime que le roi faisoit de sa personne et de son merite, et parce que la jeunesse avoit reçu beaucoup de fruit, en son instruction, des* FABLES CHOISIES *et mises en vers qu'il avoit precedemment publiées ». Les termes de ce privilège remarquable prouvent que, pour le gros du public, les* FABLES *de La Fontaine avaient été reçues comme un ouvrage destiné surtout à la jeunesse, sinon à l'enfance. Il fallait le goût et l'intelligence de Mme de Sévigné ou de Mme de La Fayette pour comprendre qu'un pareil livre s'adressait à tous les âges, et surtout aux esprits les plus profonds et les plus élevés.*

Malheureusement, le nouveau recueil, bien supérieur au premier en réalité, et qui était dans la pensée de La Fontaine son chef-d'œuvre, ne réussit pas complètement, puisqu'on ne le réimprima pas à Paris une seule fois du vivant de l'auteur ; mais, en revanche, il fut contrefait de tous côtés, en France et à l'étranger, à Lyon et à Amsterdam principalement. Ce n'est qu'en 1704 *qu'on vit reparaître à Paris une édition des* FABLES *de La Fontaine ! Le pauvre fabuliste dut être bien affecté de cette indifférence générale pour son second recueil, malgré les dédommagements qu'il pouvait trouver dans*

Digitized by Microsoft ®

les éloges des connaisseurs et des personnes les plus distinguées.

La Fontaine avait pourtant, à son avis, mis dans ce recueil toutes les qualités qui avaient fait valoir le premier, et il s'était efforcé d'en ajouter de nouvelles, avec cette idée que la fable, comme il l'avait dit (Liv. V, *fable* I), *offrait*

Une ample comedie à cent actes divers.

Les acteurs de cette comédie étaient toujours ces animaux qu'il connaissait si bien et avec lesquels il avait si souvent vécu en commerce intime. On y voyait reparaître ses loups, ses chats, ses rats, ses souris, ses grenouilles, ses lapins, ses coqs et ses poules, ses chèvres et ses brebis, toutes ces bêtes dont il gardait le portrait et le souvenir dans sa mémoire, mais qu'il ne fréquentait plus comme autrefois, car il n'était plus maître des eaux et forêts de Château-Thierry; il avait vendu pièce à pièce presque toutes les terres qu'il possédait dans le pays : il n'avait donc plus de raison d'y revenir souvent, quoiqu'il fût toujours propriétaire de la maison de ses ancêtres, dans la ville de Château-Thierry, où sa femme, qui lui survécut plus de quinze ans, résidait avec son fils et ses petits-enfants. Il restait à Paris; il demeurait chez Mme de La Sablière, qui disait : « Je n'ai gardé avec moi que mon chien, mon chat et La Fontaine. » Il avait bien vieilli, et il regrettait parfois de ne point aller finir ses jours au milieu des champs et des forêts.

Digitized by Microsoft ®

Avant sa conversion et son amende honorable en 1692, *il s'était séparé de Mme de La Sablière, qui se retira aux Incurables, où elle mourut le* 8 *janvier* 1693; *mais ses amis, M. et Mme d'Hervart, lui avaient donné un asile dans leur hôtel de la rue Plâtrière. C'est là que La Fontaine devait finir ses jours; c'est là qu'il esquissa ses derniers contes, bien qu'il eût promis à son confesseur de n'en plus faire; c'est là qu'il publia son dernier recueil de poésies, contenant des* FABLES CHOISIES MISES EN VERS (*Paris, Cl. Barbin,* 1694, *in*-12). *Ce recueil eut encore quelque succès, puisqu'il obtint les honneurs de deux éditions successives; mais, malgré ce suprême encouragement, La Fontaine ne publia plus de fables; il en composait toujours par habitude et presque sans le savoir; il les laissait courir en manuscrit, mais il se refusait à les recueillir et à les faire imprimer. Voilà pourquoi quelques-unes des plus intéressantes (celle de l'*Ane juge, *par exemple) se perdirent, et ne furent retrouvées que bien longtemps après sa mort. Il avait dit, dans l'épilogue de son recueil de* 1694 :

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ay du moins ouvert le chemin.
D'autres y pourront mettre une dernière main :
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise !

La foule des copistes et des imitateurs s'était précipitée sur les traces de La Fontaine, et cette quantité de fables plus ou moins insignifiantes ou insipides n'avait pas peu

Digitized by Microsoft ®

contribué à dégoûter le public. La mode n'était plus aux fables, quoique Le Noble, Bruslé de Monplainchamp, Regnier-Desmarest et cent autres ne persistassent pas moins à en faire et à en imprimer. Fénelon, l'évêque de Cambrai, ne dédaignait pas même d'en composer, qui ne sont pas en vers, il est vrai, pour l'éducation du jeune duc de Bourgogne ; mais ce n'était plus La Fontaine, qui, après sa conversion, renonça également à ses contes et à ses fables. Il avait peut-être oublié, en mourant, qu'il avait été conteur et fabuliste. On s'en souvenait à peine autour de lui, lorsqu'il tomba dans l'atonie de l'idiotisme.

*La Fontaine mort, Boileau, qui ne lui avait pas accordé un seul vers dans l'*ART POÉTIQUE, *et qui ne l'avait pas même nommé ailleurs, eut comme un repentir ; quand il composa, en* 1700, *sa* LETTRE A M. PERRAULT, *il lui décerna cet éloge posthume : « Avec quels battemens de mains n'a-t-on pas reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrasin et de La Fontaine ! » Il faisait un grand honneur à Sarrasin et à Voiture en les plaçant au rang de l'inimitable fabuliste. On pouvait croire, en effet, que La Fontaine avait fait son temps et que ses fables mêmes ne lui survivraient pas : car ces fables, dont la dernière édition de Paris, contenant les dix premiers livres, remontait à* 1679, *ne furent réimprimées, à Paris, que neuf ans après la mort de l'auteur. Leur popularité, leur immortalité ne date, pour ainsi dire, que de la régence du duc d'Orléans, lorsque tous les contemporains de La Fontaine eurent disparu.*

Digitized by Microsoft®

Et, chose étrange, ce fut le plus faible ou du moins le plus antipathique continuateur de La Fontaine, ce fut le froid et sec Lamotte-Houdard, qui plaça en tête de ses fables guindées et tourmentées l'éloge le plus franc et le plus sincère qu'on ait jamais écrit des FABLES *du Bonhomme. Si la mémoire du fabuliste ne peut que gagner à cet hommage, l'honneur est plus grand encore pour Lamotte, qui a eu le mérite et le bon goût d'exprimer le premier, au XVIIIe siècle, son estime et son enthousiasme pour les* FABLES *de La Fontaine.*

PAUL LACROIX.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

FABLES

DE

LA FONTAINE

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque chose d'ingenieux dans la Republique des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a debité sa morale. Il seroit veritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la poësie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y estoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, *vous en presenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous estes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en mesme temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des reflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux*

Digitized by Microsoft®

fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le confesse; mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et luy apprend à se connoistre, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose.*

C'est une adresse dont s'est servi tres-heureusement celuy sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est necessaire qu'un prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la verité, il y a des choses dont

Digitized by Microsoft®

nous esperons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, *les qualitez que nostre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remuë pour le détourner de son entreprise; quand il penetre dés sa premiere démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs regnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des elemens; et quand, au retour de cette expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste; avoüez le vray,* MONSEIGNEUR, *vous soûpirez pour la gloire aussi bien que luy, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous*

Digitized by Microsoft®

declarer son rival dans l'amour de cette divine maistresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, *vous le prevenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame que vous faites paroistre à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nostre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ay de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celuy de vous loüer, je me haste de venir aux Fables, et n'ajoûteray aux veritez que je vous ay dites que celle-cy : c'est,* MONSEIGNEUR, *que je suis, avec un zele respectueux,*

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidele serviteur,

DE LA FONTAINE.

Digitized by Microsoft ®

PRÉFACE

L'INDULGENCE que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables me donne lieu d'esperer la mesme grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maistres de nostre eloquence n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poësie, jointe à la severité de nostre langue, m'embarassoient en beaucoup d'endroits, et banniroient de la pluspart de ces recits la breveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goust; je demanderois seulement qu'il en relâchast quelque peu, et qu'il crust que les Graces lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses françoises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Aprés tout, je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne

Digitized by Microsoft ®

tire point à consequence pour moy, mais sur celuy des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poësie, que le Parnasse a jugé cecy de son appanage. A peine les fables qu'on attribuë à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empescher d'en faire un des ornemens de cette preface. Il dit que, Socrate estant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrest à cause de certaines festes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort. Socrate luy dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourust. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoy bon s'y attacher? Il faloit qu'il y eust du mystere là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de luy envoyer la mesme inspiration. Elle luy estoit encore venuë une de ces festes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'estoit avisé que la musique et la poësie ont tant de rapport que possible estoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poësie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction, et Socrate ne sçavoit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'estoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles

Digitized by Microsoft ®

d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs la poësie et nos fables. Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment, et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celuy du prince des philosophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le mesme sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les estrangers, mais chez nous. Il est vray que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue estoit si differente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considerer que comme estrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flaté de l'esperance que, si je ne courois dans cette carriere avec succez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naistre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ay mis. J'ay choisy veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais, outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choisies ; et, si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoy qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation : soit que ma temerité ait esté heureuse et que je ne me sois point trop écarté du chemin

Digitized by Microsoft ®

qu'il faloit tenir, soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quant à l'execution, le public en sera juge. On ne trouvera pas icy l'elegance ni l'extrême breveté qui rendent Phedre recommandable : ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ay cru qu'il faloit en recompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en estre demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoistra dans cet auteur le vray caractere et le vray genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes; moy qui n'ay pas les perfections du langage comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc falu se recompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas icy d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant consideré que, ces fables estant sceuës de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goust. C'est ce qu'on demande aujourd'huy : on veut de la nouveauté et de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agreable, qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, mesme les plus serieux.

Digitized by Microsoft ®

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ay donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de pere celuy des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sçay comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mesmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eust la direction, ainsi qu'à la poësie et à l'eloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mesler ce que nous avons de plus sacré parmy les erreurs du paganisme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinuë avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maistres de la sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse; il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banny Homere de sa Republique, y a donné à Esope une place tres-honorable. Il souhaite que les enfans succent ces fables avec le lait, il recommande aux

Digitized by Microsoft®

nourrices de les leur apprendre : car on ne sçauroit s'accoûtumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu ; plutost que d'estre reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or, quelle methode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur païs sans considerer comment il en sortiroit; que cela le fit perir luy et son armée, quelque effort qu'il fist pour se retirer. Dites au mesme enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'estant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prevoyance, et par consequent il faut considerer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant : ne s'arrestera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mesmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un sens tres-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes tres-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi,

Digitized by Microsoft ®

par les raisonnemens et les consequences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprietez des animaux et leurs divers caracteres y sont exprimez; par consequent les nostres aussi, puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque beste. De ces pieces si differentes il composa nostre espece; il fit cet ouvrage qu'on appelle *le Petit Monde*. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve depeint. Ce qu'elles nous representent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mesmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste; et pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoy les fables travaillent; les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ay déja passé la longueur ordinaire des prefaces, cependant je n'ay pas encore rendu raison de la

Digitized by Microsoft®

conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable, l'ame la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclud les hommes et les plantes. Cette regle est moins de necessité que de bien-séance, puisque ni Esope, ni Phedre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a esté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considere en France que ce qui plaist; c'est la grande regle, et pour ainsi dire la seule. Je n'ay donc pas cru que ce fust un crime de passer par dessus les anciennes coûtumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope la fable estoit contée simplement, la moralité separée, et toûjours ensuite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit necessaire de luy trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il pretend, un homme qui veut reüssir n'en vient jusques-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon :

Digitized by Microsoft®

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques moralitez, du succés desquelles je n'ay pas bien esperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne voy presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son heros un caractere et des avantures qui respondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord specieux; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope; on y trouve trop de niaiseries; et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas esté serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Esope est semblable à celuy que Plutarque luy a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout; quant à moy, je ne voy pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce traité-là, luy qui fait profession d'estre veritable par tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractere. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foy d'autruy. Me croira-t-on moins que si je m'arreste à la

Digitized by Microsoft®

mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intituleray : *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y asseurera pas, et, fable pour fable, le lecteur preferera toujours celle de Planude à la mienne.

Digitized by Microsoft®

LA VIE D'ESOPE

LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere et d'Esope; à peine mesme sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoy il y a lieu de s'étonner, veu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins necessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans merite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularitez de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homere, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux merité des siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement le pere des dieux, c'est aussi celuy des bons poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grece s'est tant vantée, luy qui enseignoit la veritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des definitions et des regles. On a veritablement recueilly les vies de ces deux grands hommes; mais la pluspart des sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulierement celle que Planude a écrite. Pour moy, je n'ay pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas estre encore éteinte, j'ay crû qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ay suivy, sans re-

Digitized by Microsoft ®

trancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop pueril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien-séance.

Esope estoit Phrygien, d'un bourg appellé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septiéme olympiade, quelque deux cens ans aprés la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car, en le doüant d'un tres-bel esprit, elle le fit naistre difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à luy refuser presque entierement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas esté de condition à estre esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toûjours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maistre qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeast incapable de toute autre chose, soit pour s'oster de devant les yeux un objet si desagréable. Or, il arriva que, ce maistre estant allé voir sa maison des champs, un païsan luy donna des figues. Il les trouva belles et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appellé Agathopus, de les luy apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tost qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades; puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pust jamais justifier, tant il estoit begue et paroissoit idiot. Les chastimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves estoient fort cruels, et cette faute tres-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son maître, et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursist de quelques momens sa punition. Cette grace luy ayant esté accordée, il alla querir de l'eau tiede, la but en presence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Aprés s'estre ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeast les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pust partir d'Esope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts

Digitized by Microsoft ®

dans la bouche ; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir et de mettre en evidence les figues toutes cruës encore et toutes vermeilles. Par ce moyen, Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, aprés que leur maistre fut party, et le Phrygien estant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarez (aucuns disent que c'estoient des prestres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignast le chemin qui conduisoit à la ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant presenté une legere collation, il voulut estre leur guide, et ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, et prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans recompense. A peine Esope les eut quittez que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune estoit debout devant luy qui luy délioit la langue, et par mesme moyen luy faisoit present de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoüy de cette avanture, il s'éveilla en sursaut, et, en s'éveillant : « Qu'est cecy? dit-il ; ma voix est devenuë libre ; je prononce bien un *rasteau,* une *charruë,* tout ce que je veux. »

Cette merveille fut cause qu'il changea de maistre : car, comme un certain Zenas, qui estoit là en qualité d'œconome et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empescher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitemens seroient sceus. Zenas, pour le prevenir et pour se venger de luy, alla dire au maistre qu'il estoit arrivé un prodige dans sa maison, que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphemer et à médire de leur seigneur. Le maistre le crut et passa bien plus avant, car il luy donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et luy demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque beste de somme. « Non pas cela, dit Zenas, je n'en ay pas le pou-

Digitized by Microsoft ®

voir ; mais je te vendray, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit : « Est-ce afin de te mocquer que tu me proposes l'achapt de ce personnage ? On le prendroit pour une outre. » Dés que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella et luy dit : « Achete-moy hardiment, je ne te seray pas inutile. Si tu as des enfans qui crient et qui soient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moy comme de la beste. » Cette raillerie plut au marchand; il achepta nostre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loüez ! je n'ay pas fait grande acquisition, à la verité ; aussi n'ay-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves ; si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départy selon leur employ et selon leurs forces. Esope pria que l'on eust égard à sa taille, qu'il estoit nouveau venu et devoit estre traité doucement. « Tu ne porteras rien si tu veux », luy repartirent ses camarades. Esope se picqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'estoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bestise ; mais dés la disnée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant. Ainsi le soir, et de mesme le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirez.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la reserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise. Esope, au contraire, ne fut vestu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se presenterent, entre autres un philosophe appellé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils sçavoient faire. « Tout », reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Pla-

Digitized by Microsoft®

nude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prist la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus ; mais, pour ne pas retourner chez soy sans avoir fait quelque emplete, ses disciples luy conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ry de si bonne grace : on en feroit un espouvantail ; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il luy demanda, devant que de l'acheter, à quoy il luy seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : « A rien », puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la doüane remirent genereusement à Xantus le sol pour livre, et luy en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goust assez delicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de luy aller presenter serieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulust mettre en colere et se faire mocquer de luy. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La maîtresse du logis dit que c'estoit pour la chasser qu'on luy amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le differend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-estre que l'accoûtumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisseray beaucoup de petites choses où il fit paroistre la vivacité de son esprit : car, quoy qu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de conse-

Digitized by Microsoft®

quence pour en informer la posterité. Voicy seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maistre. Celuy-cy alla chez un jardinier se choisir luy-mesme une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de luy satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit, et qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-mesme, sans culture ny amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on est court. Esope se mit à rire, et, ayant tiré son maître à part, il luy conseilla de dire à ce jardinier qu'il luy avoit fait une réponse ainsi generale parce que la question n'étoit pas digne de luy : il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'estant allé promener d'un autre costé du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfans d'un premier mary, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme. Sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-cy, et leur osteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en estoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui reservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle estoit marastre des unes, et mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison qu'il offrit à Esope tout ce qui estoit dans son jardin.

Il arriva. quelque temps aprés, un grand differend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, estant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : « Va porter cecy à ma bonne amie. » Esope l'alla donner à une petite chienne qui estoit les delices de son maistre. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son present et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expressément : « Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'estoit pas la femme,

Digitized by Microsoft ®

qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce : c'estoit la chienne, qui enduroit tout et qui revenoit faire caresses aprés qu'on l'avoit battuë. Le philosophe demeura court, mais sa femme entra dans une telle colere qu'elle se retira d'avec luy. Il n'y eut parent ny amy par qui Xantus ne luy fit parler, sans que les raisons ny les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considerable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celuy-cy luy demanda pourquoy tant d'apprests. Esope luy dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tost que la dame sceut cette nouvelle, elle retourna chez son mari par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son maistre, et tous les jours se sauvoit du chastiment par quelque trait de subtilité. Il n'estoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de regaler quelques-uns de ses amis, luy commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendray, dit en soy-mesme le Phrygien, à specifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviez loüerent d'abord le choix de ce mets ; à la fin, ils s'en dégoûterent. « Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? — Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope : c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la verité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on regne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de loüer les dieux. — Et bien, dit Xantus, qui pretendoit l'attraper, achete-moy demain ce qui est de pire. Ces mesmes personnes viendront chez moy, et je veux diversifier. » Le lendemain, Esope ne fit servir que le mesme mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : « C'est la mere de tous debats, la nourrice des

Digitized by Microsoft®

procez, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la verité, c'est aussi celuy de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle louë les dieux, de l'autre elle profere des blasphêmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que veritablement ce valet luy estoit fort necessaire, car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « Dequoy vous mettez-vous en peine? reprit Esope. — Et trouve-moy, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Esope alla le lendemain sur la place, et, voyant un païsan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifference d'une statuë, il amena ce païsan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans soucy que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-mesme les pieds de son nouvel hoste. Le païsan la laissa faire, quoy qu'il sçût fort bien qu'il ne meritoit pas cet honneur; mais il disoit en luy-mesme : « C'est peut-estre la coûtume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut-bout : il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier : rien ne luy plaisoit; ce qui estoit doux, il le trouvoit trop salé, et ce qui estoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans soucy le laissoit dire et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gasteau que la femme du philosophe avoit fait. Xantus le trouva mauvais, quoy qu'il fust tres-bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée. Il faut brusler l'ouvriere, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille. Qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le païsan, je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un buscher pour toutes les deux. » Ce dernier trait desarçonna le philosophe, et luy osta l'esperance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'estoit pas seulement avec son maistre qu'Esope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit; il rencontra en chemin le magistrat, qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Esope fust distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en

Digitized by Microsoft ®

sçavoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irreverence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu? Sçavois-je qu'on me feroit aller où je vas? » Le magistrat le fit relascher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il luy estoit de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave luy faisoit d'honneur. Mesme un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vid que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi bien au maistre qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrez : le premier de volupté, le second d'yvrognerie, le troisiéme de fureur. » On se mocqua de son observation et on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusques à perdre la raison et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soûtint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entiere; et, pour assurance de la gageure, il deposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope luy dit qu'il estoit perdu, et que sa maison l'estoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé. Il pria Esope de luy enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-cy.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'execution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour estre témoin de la honte du philosophe. Celuy de ses disciples qui avoit gagé contre luy triomphoit déja. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ay gagé veritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans. C'est pour-quoy que celuy qui a gagé contre moy détourne leurs cours, et puis je feray ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confesssa qu'il estoit vaincu, et demanda pardon à son maistre. Xantus fut reconduit jusques en son logis avec acclamations.

Digitized by Microsoft ®

Pour recompense, Esope luy demanda la liberté. Xantus la luy refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'estoit pas encore venu. Si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit ; partant, qu'il prist garde au premier presage qu'il auroit estant sorty du logis. S'il estoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se presentassent à sa veuë, la liberté luy seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassast point d'estre esclave. Esope sortit aussi-tost. Son maistre estoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nostre Phrygien fut dehors qu'il apperceut deux corneilles qui s'abbattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir luy-mesme s'il disoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toûjours? dit-il à Esope. Qu'on luy donne les estrivieres. » L'ordre fut executé. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas. Il promit qu'il s'y trouveroit. « Helas! s'écria Esope, les presages sont bien menteurs! Moy qui ay veu deux corneilles, je suis battu; mon maistre, qui n'en a veu qu'une, est prié de nôces. » Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessast de foüetter Esope; mais, quant à la liberté, il ne pouvoit se resoudre à la luy donner, encore qu'il la luy promist en diverses occasions.

Un jour, ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considerant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperceut une qu'il ne put entendre, quoy qu'il demeurast long-temps à en chercher l'explication. Elle estoit composée des premieres lettres de certains mots. Le philosophe avoüa ingenûment que cela passoit son esprit. « Si je vous fais trouver un tresor par le moyen de ces lettres, luy dit Esope, quelle recompense auray-je ? » Xantus luy promit la liberté et la moitié du tresor. « Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouverent aprés avoir creusé quelque peu de terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toûjours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avec cela l'intelligence de ces lettres. Ce me sera un autre tresor plus precieux que celuy lequel

Digitized by Microsoft ®

nous avons trouvé. — On les a icy gravées, poursuivit Esope, comme estant les premieres lettres de ces mots : Ἀποβὰς βήματα, c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un tresor.* — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me defaire de toy. N'espere donc pas que je t'affranchisse. — Et moy, repliqua Esope, je vous dénonceray au roy Denys : car c'est à luy que le tresor appartient, et ces mesmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prist sa part de l'argent et qu'il n'en dît mot : dequoy Esope declara ne luy avoir aucune obligation, ces lettres ayant esté choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le tresor que vous aurez rencontré.* Dés qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermast le Phrygien, et que l'on luy mist les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allast publier cette avanture. « Helas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. » Sa prediction se trouva vraye.

Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'estoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux deliberations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme estant philosophe, et comme estant un des premiers de la republique. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'estoit Esope. Celui-cy luy conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toûjours à son maistre ; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blasmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dés qu'on le vid, chacun s'éclata de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne faloit pas considerer la forme du vase, mais la liqueur qui y estoit enfermée. Les Samiens luy crierent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. « La fortune, di-

Digitized by Microsoft®

soit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maistre et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maistre, il seroit battu encore. » Aussi-tost on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe resista longtemps. A la fin, le prevost de ville le menaça de le faire de son office et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat : de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens estoient menacez de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roy puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps aprés, Cresus, roy des Lydiens, fit denoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La pluspart estoient d'avis qu'on luy obeïst. Esope leur dit que la Fortune presentoit deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite tres agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencemens estoient plus aisez, mais la suite laborieuse. C'estoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en estat de les attaquer. L'ambassadeur luy dit que, tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les reduire à ses volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Cresus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le luy livroient. Les principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, et ne crûrent pas que leur repos leur coûtast trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-cy donnerent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise.

Esope voulut toutefois aller vers Cresus, et dit qu'il les serviroit plus utilement, estant prés du roy, que s'il demeuroit à Samos. Quand Cresus le vid, il s'étonna qu'une si

Digitized by Microsoft ®

chetive creature luy eust esté un si grand obstacle. « Quoy! voilà celuy qui fait qu'on s'oppose à mes volontez! » s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale luy tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer, comme il avoit fait les sauterelles. « Que vous ay-je fait? dit-elle à cet homme; je « ne ronge point vos bleds, je ne vous procure aucun dom- « mage; vous ne trouverez en moy que la voix, dont je me « sers fort innocemment. » Grand roy, je ressemble à cette cigale : je n'ay que la voix, et ne m'en suis point servy pour vous offenser. » Cresus, touché d'admiration et de pitié, non seulement luy pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa consideration.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roy de Lydie, et fut envoyé par luy vers les Samiens, qui decernerent à Esope de grands honneurs. Il luy prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit philosophes. Enfin il se mit en grand credit prés de Lycerus, roy de Babilone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à soudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoy Lycerus, assisté d'Esope, avoit toûjours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à resoudre, soit à proposer.

Cependant nostre Phrygien se maria, et, ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble appellé Ennus. Celuy-cy le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser soüiller le lit de son bien-facteur. Cela estant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eust intelligence avec les rois qui estoient emules de Lycerus. Lycerus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fist mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, estant amy du Phrygien, luy sauva la vie, et à l'insceu de tout le monde le nourrit longtemps dans un

Digitized by Microsoft ®

sepulchre, jusqu'à ce que Nectenabo, roy d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de luy envoyer des architectes qui sceussent bastir une tour en l'air, et par mesme moyen un homme prest à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lû les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le roy regreta Esope, quand Hermippus luy dit qu'il n'estoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut tres-bien receu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roy d'Egypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il envoyeroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions.

Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens, et luy fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le receut comme son enfant, et pour toute punition luy recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant luy confier son secret ; parler peu et chasser de chez soy les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'estre importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'estre point envieux du bonheur ny de la vertu d'autruy, d'autant que c'est se faire du mal à soy-mesme. Ennus, touché de ces avertissemens et de la bonté d'Esope comme d'un trait qui luy auroit penetré le cœur, mourut peu de temps aprés.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Esope choisit des aiglons, et les fit instruire, chose difficile à croire ; il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel estoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'enigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fust jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus s'il eust crû Esope vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant estoit luy-mesme, et qu'il

Digitized by Microsoft ®

feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnast du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, je vous ay trouvé les ouvriers; fournissez-leur des materiaux. » Nectenabo avoüa que Lycerus estoit le vainqueur. Il proposa toutefois cecy à Esope : « J'ay des cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat et de le mener foüettant par les ruës. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisez du traitement que l'on luy faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans et allerent se plaindre au roy. On fit venir en sa presence le Phrygien. « Ne sçavez-vous pas, luy dit le roy, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoy donc le faites-vous traiter de la sorte? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope : car la nuit derniere il luy a étranglé un coq extrêmement courageux et qui chantoit à toutes les heures. — Vous estes un menteur, repartit le roy; comment seroit-il possible que ce chat eust faist en si peu de temps un si long voyage? — Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hannir, et conçoivent pour les entendre? »

Ensuite de cela le roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil et sçavans en questions enigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses, celle-cy entr'autres. Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colomne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcboutans, et autour de ces arcboutans se promenent l'une aprés l'autre deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. « Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de nôtre païs. Le temple est le monde, la colomne l'an; les villes, ce sont les mois, et les arcboutans les jours, autour desquels se promenent alternativement le jour et la nuit. »

Digitized by Microsoft ®

Le lendemain, Nectenabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycerus remporte le prix, et que j'aye la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fist des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedule par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La cedule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrist, les amis du prince soûtinrent que la chose contenuë dans cet écrit estoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous estes. — Il est vray, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ay donc satisfait à vôtre demande », reprit Esope.

Nectenabo le renvoya comblé de presens, tant pour luy que pour son maistre. Le sejour qu'il fit en Egypte est peut-estre cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bastie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut receu de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye et de bienveillance. Ce roy luy fit eriger une statuë. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprés de luy.

Entre les villes où il s'arresta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne luy rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bastons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considerable; de prés, on trouve que ce n'est rien. La comparaison luy coûta cher. Les Delphiens en conceurent une telle haine et

Digitized by Microsoft ®

un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'estre décriez par luy) qu'ils resolurent de l'oster du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ses hardes un de leurs vases sacrez, pretendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol et de sacrilege, et qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui estoient en peine; ils l'accuserent d'avoir dérobé leur vase. Esope le nia avec des sermens. On chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empescha point qu'on le traitast comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à estre precipité. Rien ne luy servit de se défendre avec ses armes ordinaires et de rapporter des apologues : les Delphiens s'en moquerent. « La grenoüille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de luy faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dés qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oyseau de proye l'apperceut, fondit sur luy, et, l'ayant enlevé avec la grenoüille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera. Je periray, mais vous perirez aussi. » Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que vôtre méchanceté ne trouvera point de retraite seure, non pas mesme dans les temples : il vous arrivera la mesme chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prieres de l'escarbot, enleva un lievre qui s'estoit refugié chez luy. La generation de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchez de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps aprés sa mort, une peste tres-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des dieux.

Digitized by Microsoft ®

L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait et satisfaire aux manes d'Esope. Aussitost une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit, les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Grece envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse

Digitized by Microsoft®

FABLES CHOISIES

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les heros dont Esope est le pere,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
Contient des veritez qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et mesme les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE *aimé des Cieux,*
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes testes,
Comptera desormais ses jours par ses conquestes,
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes ayeux et les vertus des rois.

Digitized by Microsoft ®

Je vais t'entretenir de moindres avantures,
Te tracer en ces vers de legeres peintures,
Et, si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Digitized by Microsoft ®

LIVRE PREMIER

I

LA CIGALE ET LA FOURMY

La cigale, ayant chanté
Tout l'esté,
Se trouva fort dépourvuë
Quand la bise fut venuë.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmy sa voisine,
La priant de luy prester
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous payray, luy dit-elle,
Avant l'oust, foy d'animal,

Digitized by Microsoft®

Interest et principal. »
La fourmy n'est pas presteuse;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
— Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Et bien, dansez maintenant. »

II

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maistre corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage;
Maistre renard, par l'odeur alleché,
Luy tint à peu prés ce langage :
« Et bon jour, Monsieur du Corbeau.
Que vous estes joly! que vous me semblez beau
Sans mentir, si vostre ramage
Se rapporte à vostre plumage,
Vous estes le phenix des hostes de ces bois. »
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joye;
Et, pour monstrer sa belle voix,

Digitized by Microsoft ®

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proye.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celuy qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

III

LA GRENOUILLE

QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenoüille vid un bœuf
Qui luy sembla de belle taille.
Elle, qui n'estoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moy. N'y suis-je point encore?
— Nenny. — M'y voicy donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chetive pecore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :

Digitized by Microsoft®

Tout bourgeois veut bastir comme les grands seigneurs ;
Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages.

IV

LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminoient : l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celuy-cy, glorieux d'une charge si belle,
N'eust voulu pour beaucoup en estre soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette,
Quand, l'ennemy se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arreste.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups : il gemit, il soûpire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
Et moy, j'y tombe et je peris.
— Amy, luy dit son camarade,

Digitized by Microsoft®

Il n'est pas toûjours bon d'avoir un haut employ.
Si tu n'avois servi qu'un meusnier, comme moy,
Tu ne serois pas si malade. »

V

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'estoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eust fait volontiers.
Mais il falloit livrer bataille,
Et le mâtin estoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et luy fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'estre aussi gras que moy, luy repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont miserables,

Digitized by Microsoft ®

Cancres, haires et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoy ? Rien d'assuré ; point de franche lipée :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moy, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portans bastons et mendians;
Flater ceux du logis, à son maistre complaire;
Moyennant quoy vostre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déja se forge une felicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vid le col du chien pelé. [de chose.
« Qu'est-ce là ? luy dit-il. — Rien. — Quoy rien ? — Peu
— Mais encor? — Le colier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-estre la cause.
— Attaché ? dit le loup ; vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas mesme à ce prix un tresor. »
Cela dit, maistre loup s'enfuit, et court encor.

Digitized by Microsoft ®

VI

LA GENISSE, LA CHEVRE ET LA BREBIS

EN SOCIETÉ AVEC LE LION

La genisse, la chevre et leur sœur la brebis
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent societé, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacqs de la chevre un cerf se trouva pris.
Vers ses associez aussi-tost elle envoye.
Eux venus, le lion par ses ongles conta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proye. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça,
Prit pour luy la premiere en qualité de sire :
« Elle doit estre à moy, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je pretens la troisiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étrangleray tout d'abord. »

Digitized by Microsoft ®

VII

LA BESACE

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoistre aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le declarer sans peur :
Je mettray remede à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautez avec les vôtres.
Estes-vous satisfait? — Moy, dit-il, pourquoy non?
N'ay-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frere l'ours, on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loüa tres-fort,
Glosa sur l'elephant; dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queüe, ôter à ses oreilles;
Que c'estoit une masse informe et sans beauté.
L'elephant, estant écouté,
Tout sage qu'il estoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appetit
Dame baleine estoit trop grosse.

Digitized by Microsoft ®

Dame fourmy trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'estant censurez tous,
Du reste contens d'eux. Mais, parmy les plus fous,
Nôtre espece excella : car tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se void d'un autre œil qu'on ne void son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de mesme maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'huy.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autruy.

VIII

L'HIRONDELLE

ET LES PETITS OYSEAUX

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup veu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-cy prevoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,

Digitized by Microsoft ®

Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au tems que la chanvre se seme,
Elle vid un manant en couvrir maints sillons.
« Cecy ne me plaist pas, dit-elle aux oysillons.
Je vous plains : car pour moy, dans ce peril extrême,
Je sçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera vôtre ruine.
De là naîtront engins à vous enveloper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Vostre mort ou vostre prison.
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoy, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moy. »
Les oyseaux se moquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoy.
Quand la cheneviere fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez seurs de vôtre perte.
— Prophete de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel employ que tu nous donnes
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton. »
La chanvre estant tout à fait creuë,

Digitized by Microsoft®

L'hirondelle ajoûta : « Cecy ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tost venuë.
Mais, puisque jusqu'icy l'on ne m'a cruë en rien,
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs bleds
Les gens n'estant plus occupez
Feront aux oysillons la guerre ;
Quand reningletes et rezeaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la gruë et la becasse.
Mais vous n'estes pas en estat
De passer comme nous les deserts et les ondes,
Ny d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoy vous n'avez qu'un party qui soit seur :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
Les oysillons, las de l'entendre,
Se mirent à jazer aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oysillon se vid esclave retenu
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Digitized by Microsoft ®

IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le regal fut fort honneste,
Rien ne manquoit au festin;
Mais quelqu'un troubla la feste
Pendant qu'ils estoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Digitized by Microsoft®

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tost;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout nôtre rost.

— C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moy.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roy;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fy du plaisir
Que la crainte peut corrompre. »

X

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toûjours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se desalteroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit avanture,

Digitized by Microsoft®

Et que la faim en ces lieux attiroit.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage :
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta temerité.
— Sire, répond l'agneau, que Vostre Majesté
Ne se mette pas en colere ;
Mais plûtost qu'elle considere
Que je me vas desalterant
Dans le courant
Plus de vingt pas au dessous d'elle,
Et que, par consequent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette beste cruelle,
Et je sçais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurois-je fait, si je n'estois pas né ?
Reprit l'agneau, je tete encor ma mere.
— Si ce n'est toy, c'est donc ton frere.
— Je n'en ay point. — C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me vange. »
Là-dessus, au fond des forests
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procés.

Digitized by Microsoft ®

XI

L'HOMME ET SON IMAGE

POUR M. L. D. D. L. R.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toûjours les miroirs d'estre faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guerir, le sort officieux
Presentoit par tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait nostre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture.
Mais un canal formé par une source pure
Se trouve en ces lieux écartez ;
Il s'y void, il se fâche, et ses yeux irritez
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoy ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

Digitized by Microsoft ®

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous, et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaist d'entretenir.
Nostre ame, c'est cet homme amoureux de luy-mesme;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autruy,
Miroirs de nos défauts les peintres legitimes;
Et quant au canal, c'est celuy
Que chacun sçait, le livre des *Maximes*.

XII

LE DRAGON A PLUSIEURS TESTES

ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur
Preferoit, dit l'histoire, un jour, chez l'Empereur,
Les forces de son maistre à celles de l'Empire.
Un Alleman se mit à dire :
« Nostre prince a des dépendans
Qui de leur chef sont si puissans
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée. »
Le chiaoux, homme de sens,
Luy dit : « Je sçais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;

Digitized by Microsoft ®

Et cela me fait souvenir
D'une avanture étrange, et qui pourtant est vraye.
J'estois en un lieu seur, lors que je vis passer
Les cent testes d'une hydre au travers d'une haye.
Mon sang commence à se glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moy, ny trouver d'ouverture.
Je révois à cette avanture,
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef
Et bien plus d'une queuë, à passer se presente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queuë aussi.
Rien ne les empescha; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De vostre empereur et du nostre. »

Digitized by Microsoft ®

XIII

LES VOLEURS ET L'ASNE

Pour un asne enlevé deux voleurs se battoient;
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui saisit maistre Aliboron.
L'asne, c'est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transsilvain, le Turc et le Hongrois :
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise;
Un quart voleur survient qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

Digitized by Microsoft®

XIV

SIMONIDE

PRESERVÉ PAR LES DIEUX

On ne peut trop loüer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maistresse et son roy.
Malherbe le disoit; j'y souscrits quant à moy :
Ce sont maximes toûjours bonnes.
La loüange chatoüille et gagne les esprits;
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlete, et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de recits tout nuds.
Les parens de l'athlete estoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, luy sans autre merite;
Matiere infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son heros.
Aprés en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à costé, se met sur le propos
De Castor et Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple estoit aux luteurs glorieux,
Eleve leurs combats, specifiant les lieux
Où ces freres s'estoient signalez davantage;

Digitized by Microsoft®

Enfin l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent;
Mais, quand il le vid, le galand
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter par ce couple celeste.
Je vous veux traiter cependant.
Venez souper chez moy, nous ferons bonne vie.
Les conviez sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-estre qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa loüange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun estant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes estoient les gemeaux de l'éloge.
Tous deux luy rendent grace, et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prediction en fut vraye.
Un pilier manque, et le platfonds,
Ne trouvant plus rien qui l'estaye,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,

Digitized by Microsoft®

N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complete
La vengeance deuë au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlete
Et renvoya les conviez
Pour la pluspart estropiez.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le salaire
Que meritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'estoit fils de bonne mere
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancestres n'en fist faire.
Je reviens à mon texte, et dis premierement
Qu'on ne sçauroit manquer de loüer largement
Les dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomene
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin qu'on doit tenir nostre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dés-lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Estoient freres et bons amis.

Digitized by Microsoft®

XV

LA MORT ET LE MALHEUREUX

XVI

LA MORT ET LE BUSCHERON

Un malheureux appelloit tous les jours
La mort à son secours.
« O mort, luy disoit-il, que tu me sembles belle!
Vien viste, vien finir ma fortune cruelle. »
La mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je! cria-t-il, ostez-moy cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroy!
N'approche pas, ô mort; ô mort, retire-toy. »
Mecenas fut un galand homme :
Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourveu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne vien jamais, ô mort, on t'en dit tout autant

Ce sujet a esté traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composay celle-cy pour une raison

Digitized by Microsoft®

qui me contraignoit de rendre la chose ainsi generale. Mais quelqu'un me fit connoistre que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fust dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour nostre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le merite, mais à cause du mot de Mecenas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ay pas cru le devoir omettre.

Un pauvre bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans
Gemissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les imposts,
Le créancier et la corvée,
Luy font d'un mal-heureux la peinture achevée.
Il appelle la mort; elle vient sans tarder,
Luy demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere. »
Le trépas vient tout guerir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plûtost souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Digitized by Microsoft®

XVII

L'HOMME ENTRE DEUX AGES

ET SES DEUX MAISTRESSES

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du contant,
Et partant
Dequoy choisir. Toutes vouloient luy plaire;
En quoy nostre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui reparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en luy faisant feste,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa teste.
La vieille à tous momens de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fust plus à sa guise.

Digitized by Microsoft ®

La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que nostre teste grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu;
J'ay plus gagné que perdu :
Car d'hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est teste chauve qui tienne;
Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

XVIII

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compere le renard se mit un jour en frais,
Et retint à disner commere la cigogne.
Le regal fut petit et sans beaucoup d'apprests;
Le galand pour toute besogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement).
Ce broüet fut par luy servy sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Digitized by Microsoft ®

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, luy dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point ceremonie. »
A l'heure dite il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loüa tres-fort la politesse,
Trouva le disner cuit à point.
Bon appetit sur tout : renards n'en manquent point.
Il se réjoüissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du sire estoit d'autre mesure.
Il luy falut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queüe et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

(Livre I. Fable XIX)

Digitized by Microsoft®

XIX

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE

Dans ce recit je pretens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage, aprés Dieu, le sauva.
S'estant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maistre d'école.
L'enfant luy crie : « Au secours, je peris! »
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer. « Ah! le petit baboüin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux qu'il faille
Toûjours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme icy plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pedant,
Se peut connoistre au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand;

Digitized by Microsoft®

Le Créateur en a beny l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé! mon amy, tire-moi de danger :
Tu feras aprés ta harangue.

XX

LE COQ ET LA PERLE

Un jour un coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire. »

Un ignorant herita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire. »

Digitized by Microsoft®

XXI

LES FRELONS

ET LES MOUCHES A MIEL

A l'œuvre on connoist l'artisan.
Quelques rayons de miel sans maistre se trouverent,
Des frelons les reclamerent.
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guespe on traduisit la cause.
Il estoit mal-aisé de decider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailez, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoy! dans les frelons
Ces enseignes estoient pareilles.
La guespe, ne sçachant que dire à ces raisons,
Fit enqueste nouvelle, et, pour plus de lumiere,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en put estre éclaircy.
« De grace, à quoy bon tout cecy?
Dit une abeille fort prudente,
Depuis tantost six mois que la cause est pendante,
Nous voicy comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gaste.

Digitized by Microsoft®

Il est temps desormais que le juge se haste :
N'a-t-il point assez leché l'ours?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sçait faire avec un suc si doux
Des cellules si bien basties. »
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passoit leur sçavoir,
Et la guespe adjugea le miel à leurs parties.
Plust à Dieu qu'on reglast ainsi tous les procez ;
Que des Turcs en cela l'on suivist la methode :
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code ;
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huistre est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

Digitized by Microsoft ®

XXII

LE CHESNE ET LE ROZEAU

Le chesne un jour dit au rozeau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'avanture
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la teste,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrester les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempeste.
Tout vous est aquilon, tout me semble zephir.
Encor si vous naissiez à l'abry du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Vostre compassion, luy répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce soucy.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'icy
Contre leurs coups épouvantables

Digitized by Microsoft ®

Resisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. » Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eust porté jusques-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celuy de qui la teste au ciel estoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Digitized by Microsoft ®

LIVRE DEUXIÉME

I

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUST DIFFICILE

QUAND j'aurois, en naissant, receu de Calliope
Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Esope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si cheri du Parnasse
Que de sçavoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions;
On le peut, je l'essaye : un plus sçavant le fasse.
Cependant, jusqu'icy, d'un langage nouveau
J'ay fait parler le loup et répondre l'agneau ;
J'ay passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moy créatures parlantes.
Qui ne prendroit cecy pour un enchantement ?

Digitized by Microsoft ®

Vrayment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus autentiques
Et d'un stile plus haut? En voicy. Les Troyens,
Aprés dix ans de guerre, autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere cité;
Quand un cheval de bois par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses enormes flancs receut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impetueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ses dieux mesmes en proye.
Stratagême inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine.
« C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs;
La periode est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis vostre cheval de bois,
Vos heros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut stile. »
Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.

Digitized by Microsoft ®

Tircis, qui l'apperceut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergere adressant ces paroles
Au doux zephire, et le priant
De les porter à son amant.
« Je vous arreste à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant,
Je ne la tiens pas legitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte. »
Maudit censeur, te tairas-tu?
Ne sçaurois-je achever mon conte?
C'est un dessein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les delicats sont malheureux:
Rien ne sçauroit les satisfaire.

II

CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un chat nommé Rodilardus
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sepulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,

Digitized by Microsoft®

Ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
Et Rodilard passoit, chez la gent miserable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la necessité presente.
Dés l'abord leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il faloit, et plustost que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre;
Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen,
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »;
L'autre: « Je ne sçaurois. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ay maints chapitres vûs,
Qui pour néant se sont ainsi tenus:
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que deliberer,
La cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'executer,
L'on ne rencontre plus personne.

Digitized by Microsoft®

III

LE LOUP PLAIDANT
CONTRE LE RENARD
PAR DEVANT LE SINGE

Un loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par luy fut appellé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Themis n'avoit point travaillé,
De memoire de singe, à fait plus embroüillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Aprés qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempesté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connois de long-temps, mes amis ;
Et tous deux vous payrez l'amende :
Car toy, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toy, renard, as pris ce que l'on te demande.»
Le juge pretendoit qu'à tort et à travers
On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et

Digitized by Microsoft ®

la contradiction qui est dans le jugement de ce singe estoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servy qu'aprés Phedre, et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

IV

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE

Deux taureaux combattoient à qui possederoit
Une genisse avec l'empire.
Une grenoüille en soûpiroit.
« Qu'avez-vous? se mit à luy dire
Quelqu'un du peuple croassant.
— Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais regner sur les roseaux,
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantost l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la genisse. »
Cette crainte estoit de bon sens.

Digitized by Microsoft ®

L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasoit vingt par heure.
Helas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

V

LA CHAUVESOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une chauvesouris donna teste baissée
Dans un nid de belette; et, sitost qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la devorer accourut.
« Quoy! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Aprés que vostre race a tâché de me nuire!
N'estes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Ouy, vous l'estes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moy, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moy, souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles
Grace à l'Auteur de l'univers,
Je suis oyseau : voyez mes aisles.

Digitized by Microsoft ®

Vive la gent qui fend les airs! »
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on luy donne
Liberté de se retirer.
Deux jours aprés, nostre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oyseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oyseau,
Quand elle protesta qu'on luy faisoit outrage.
« Moy, pour telle passer! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oyseau? C'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats!
Jupiter confonde les chats! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvez qui, d'écharpe changeans,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens :
« Vive le Roy! vive la Ligue! »

Digitized by Microsoft®

VI

L'OYSEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oyseau deploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroist de douleur
« Faut-il contribüer à son propre malheur !
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoy faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nostre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

VII

LA LICE ET SA COMPAGNE

Une lice estant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De luy prêter sa hute, où la lice s'enferme.

Digitized by Microsoft®

Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice luy demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre luy redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfans estoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tost pris quatre.

VIII

L'AIGLE ET L'ESCARBOT

L'aigle donnoit la chasse à maistre Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.

Digitized by Microsoft®

Je laisse à penser si ce gîte
Estoit seur; mais où mieux? Jean lapin s'y blotit.
L'aigle fondant sur luy nonobstant cet azile,
L'escarbot intercede et dit :
« Princesse des oyseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moy ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et, puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-luy, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compere. »
L'oyseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean lapin. L'escarbot, indigné,
Vole au nid de l'oyseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle, estant de retour et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,
Ne sçait sur qui vanger le tort qu'elle a souffert.
Elle gemit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il falut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean lapin derechef est vangée.
Ce second deüil fut tel que l'echo de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oyseau qui porte Ganimede

Digitized by Microsoft ®

Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses interests
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardy qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crote :
Le dieu, la secoüant, jetta les œufs à bas.
Quand l'aigle sçut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au desert,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hyver, et, comme la marmote,
Se cache et ne voit point le jour.

Digitized by Microsoft®

IX

LE LION ET LE MOUCHERON

« Va-t'en, chetif insecte, excrement de la terre. »
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moûcheron.
L'autre luy déclara la guerre.
« Penses-tu, luy dit-il, que ton titre de roy
Me fasse peur ny me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toy,
Je le meine à ma fantaisie. »
A peine il achevoit ces mots
Que luy-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le heros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupede écume, et son œil étincelle;
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moûcheron.
Un avorton de moûche en cent lieux le harcelle,
Tantost pique l'échine, et tantost le museau,
Tantost entre au fond du nazeau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.

Digitized by Microsoft ®

L'invisible ennemy triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ny dent en la beste irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire luy-mesme,
Fait resonner sa queuë à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abbat ; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut estre enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands perils tel a pû se soustraire
Qui perit pour la moindre affaire.

X

L'ASNE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ASNE CHARGÉ DE SEL

Un asnier, son sceptre à la main,
Menoit en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles.

Digitized by Microsoft ®

L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles :
Sa charge estoit de sel. Nos gaillards pelerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchez se trouverent.
L'asnier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'asne à l'éponge monta,
Chassant devant luy l'autre beste,
Qui, voulant en faire à sa teste,
Dans un trou se precipita,
Revint sur l'eau, puis échapa :
Car, au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur luy,
Comme un mouton qui va dessus la foy d'autruy.
Voilà mon asne à l'eau : jusqu'au col il se plonge,
Luy, le conducteur et l'éponge.
Tous trois beurent d'autant; l'asnier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-cy devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'asne, succombant, ne put gagner le bord.
L'asnier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.

Digitized by Microsoft®

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait veu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de mesme sorte.
J'en voulois venir à ce point.

XI

LE LION ET LE RAT

XII

LA COLOMBE ET LA FOURMIS

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soy.
De cette verité deux fables feront foy,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roy des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il estoit, et luy donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forests

Digitized by Microsoft ®

Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ny que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau beuvoit une colombe,
Quand, sur l'eau se panchant, une fourmis y tombe ;
Et dans cet océan l'on eust vû la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussi-tost usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle estant jetté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve, et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus.
Ce croquant par hasard avoit une arbaleste.
Dés qu'il void l'oyseau de Venus,
Il le croit en son pot, et déja luy fait feste.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'appreste,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la teste.
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

Digitized by Microsoft®

XIII

L'ASTROLOGUE

QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On luy dit : « Pauvre beste,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta teste? »
Cette avanture en soy, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la pluspart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homere et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hazard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or du hazard il n'est point de science.
S'il en estoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ny fortune, ny sort,
Toutes choses tres-incertaines.
Quant aux volontez souveraines
De Celuy qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sçait que luy seul? Comment lire en son sein?

Digitized by Microsoft®

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphere et du globe ont écrit ?
Pour nous faire eviter des maux inevitables,
Nous rendre dans les biens de plaisirs incapables,
Et, causant du dégoust pour ces biens prevenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plûtost c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inferer
Que la necessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoy répond au sort toûjours divers
Ce train toûjours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe,
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps :
Vous ne meritez pas plus de foy que ces gens.
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
De ce speculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils sont en danger
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

Digitized by Microsoft ®

XIV

LE LIEVRE ET LES GRENOUILLES

Un lievre en son giste songeoit,
Car que faire en un giste, à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennuy ce lievre se plongeoit :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux ;
Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers :
Voilà comme je vis. Cette crainte maudite
M'empesche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle?
Je crois mesme qu'en bonne foy
Les hommes ont peur comme moy. »
Ainsi raisonnoit nostre lievre,
Et cependant faisoit le guet.
Il estoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout luy donnoit la fievre.
Le melancolique animal,
En rêvant à cette matiere,
Entend un leger bruit : ce luy fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.

Digitized by Microsoft®

Il s'en alla passer sur le bord d'un estang.
Grenoüilles aussi-tost de sauter dans les ondes,
Grenoüilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma presence
Effraye aussi les gens, je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moy!
Je suis donc un foudre de guerre?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soy. »

XV

LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre estoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
« Frere, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grace :
Je dois faire aujourd'huy vingt postes sans manquer.
Les tiens et toy pouvez vaquer

Digitized by Microsoft ®

Sans nulle crainte à vos affaires ;
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dés ce soir ;
Et cependant vien recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
— Amy, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joye
De la tenir de toy. Je voy deux levriers
Qui, je m'assure, sont couriers
Que pour ce sujet on envoye.
Ils vont viste, et seront dans un moment à nous.
Je descends, nous pourrons nous entrebaiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire ;
Nous nous réjouïrons du succés de l'affaire
Une autre fois. » Le galant aussi-tost
Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagême ;
Et nostre vieux coq en soy-mesme
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Digitized by Microsoft®

XVI

LE CORBEAU

VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oyseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vray mouton de sacrifice :
On l'avoit reservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux :
« Je ne sçay qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroist en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal beslant, à ces mots, il s'abat.
La moutonniere creature
Pesoit plus qu'un fromage, outre que sa toison
Estoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu prés de la mesme façon
Que la barbe de Polipheme.
Elle empestra si bien les serres du corbeau
Que le pauvre animal ne put faire retraite.

Digitized by Microsoft ®

Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la consequence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leure :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guespe a passé, le mouscheron demeure.

XVII

LE PAN SE PLAIGNANT A JUNON

Le pan se plaignoit à Junon :
« Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaist à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chetive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est luy seul l'honneur du printemps. »
Junon répondit en colere :
« Oyseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toy d'envier la voix du rossignol,
Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soyes ;

Digitized by Microsoft ®

LE PAON SE PLAIGNANT À JUNON

(Livre II, Fable XVII)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Qui te panadès, qui déployes
Une si riche queuë et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oyseau sous les cieux
Plus que toy capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes proprietez.
Nous vous avons donné diverses qualitez :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est leger, l'aigle plein de courage;
Le corbeau sert pour le presage,
La corneille avertit des malheurs à venir;
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'osteray ton plumage. »

XVIII

LA CHATE METAMORPHOSÉE

EN FEMME

Un homme cherissoit éperdument sa chate;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et delicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux.
Il estoit plus fou que les foux.

Digitized by Microsoft®

Cet homme donc, par prieres, par larmes,
Par sortileges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chate en un beau matin
Devient femme, et le matin mesme
Maistre sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il estoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favory
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mary.
Il l'amadouë, elle le flate ;
Il n'y trouve plus rien de chate,
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par tout,
Lors que quelques souris qui rongeoient de la nate
Troublérent le plaisir des nouveaux mariez.
Aussi-tost la femme est sur pieds :
Elle manqua son avanture.
Souris de revenir, femme d'estre en posture.
Pour cette fois elle accourut à point :
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce luy fut toûjours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se mocque de tout, certain âge accomply :
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son ply.

Digitized by Microsoft®

En vain de son train ordinaire
On le veut desaccoûtumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sçauroit le reformer.
Coup de fourche ny d'étrivieres
Ne luy font changer de manieres;
Et, fussiez-vous embastonnez,
Jamais vous n'en serez les maistres.
Qu'on luy ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenestres.

XIX

LE LION ET L'ASNE CHASSANT

Le roy des animaux se mit un jour en teste
De giboyer. Il celebroit sa feste.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour reüssir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'asne à la voix de Stentor.
L'asne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Luy commanda de braire, assuré qu'à ce son

Digitized by Microsoft ®

Les moins intimidez fuïroient de leur maison.
Leur troupe n'estoit pas encore accoûtumée
A la tempeste de sa voix ;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable ;
La frayeur saisissoit les hostes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inevitable
Où les attendoit le lion.
« N'ay-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'asne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Ouy, reprit le lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moy-mesme effrayé. »
L'asne, s'il eût osé, se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillast avec juste raison :
Car qui pourroit souffrir un asne fanfaron ?
Ce n'est point là leur caractere.

XX

TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ESOPE

Si ce qu'on dit d'Esope est vray,
C'estoit l'oracle de la Grece :
Luy seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voicy pour essay

Digitized by Microsoft®

Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisiéme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne possederoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussi-tost que chacune sœur
Ne possedera plus sa part hereditaire,
Il luy faudra payer sa mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen,
Pour payer, que d'estre sans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire est consultée, et tous les avocats,
Aprés avoir tourné le cas
En cent et cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,

Digitized by Microsoft ®

Et conseillent aux heritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
« Voicy, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dés le decés du mort courante. »
La chose ainsi reglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressez sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie ;
Dans un autre, celuy de la coquetterie :
La maison de la ville et les meubles exquis,
Les eunuques et les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix ;
Dans le troisiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pasturage,
Valets et bestes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-estre pas une sœur
N'auroit ce qui luy pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.

Digitized by Microsoft®

Ce fut dans la ville d'Athenes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'aprés bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contrepied du testament.
« Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de luy !
Comment ! ce peuple qui se pique
D'estre le plus subtil des peuples d'aujourd'huy
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage luy-mesme,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui pust estre convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette l'attirail
Qui suit les personnes beuveuses;
La biberone eut le bestail;
La ménagere eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alleguant qu'il n'estoit moyen
Plus seur pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien.
Elles se mariroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent,
Pairoient leur mere tout contant,

Digitized by Microsoft®

Ne possederoient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eust plus de sens
Qu'une multitude de gens.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

P. LEKAT

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

(Livre III, Fable I)

Digitized by Microsoft®

LIVRE TROISIÉME

I

LE MEUSNIER, SON FILS ET L'ASNE

A M. D. M.

L'INVENTION des arts estant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grece.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres desertes.
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé;
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maistres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),

Digitized by Microsoft®

Racan commence ainsi : « Dites-moy, je vous prie,
Vous qui devez sçavoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrez avez déja passé,
Et que rien ne doit füir en cet âge avancé,
A quoy me resoudray-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon sejour,
Prendre employ dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goust, je sçaurois où buter;
Mais j'ay les miens, la cour, le peuple, à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde!
Écoutez ce recit avant que je réponde :

« J'ay lu dans quelque endroit qu'un meusnier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ay bonne memoire,
Alloient vendre leur asne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur debit,
On luy lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre :
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vid de rire s'éclata.
« Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là?
Le plus asne des trois n'est pas celuy qu'on pense. »
Le meusnier, à ces mots, connoist son ignorance.
Il met sur pied sa beste et la fait détaler.

Digitized by Microsoft ®

L'asne, qui goustoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meusnier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
C'estoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meusnier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand, trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaut, comme un evesque assis,
Fait le veau sur son asne, et pense estre bien sage.
— Il n'est, dit le meusnier, plus de veaux à mon âge.
Passez vostre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Aprés maints quolibets coup sur coup renvoyez,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisiéme troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous,
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Hé quoy ! charger ainsi cette pauvre bourique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbieu, dit le meusnier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son pere.
Essayons toutefois si par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.

Digitized by Microsoft ®

L'asne, se prelassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meusnier s'incommode?
Qui, de l'asne ou du maistre, est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur asne :
Nicolas au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa beste; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! » Le meusnier repartit :
« Je suis asne, il est vray, j'en conviens, je l'avoüe;
Mais que doresnavant on me blâme, on me loüe;
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma teste. » Il le fit, et fit bien.

« Quant à vous, suivez Mars, ou l'amour, ou le prince;
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, employ, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement. »

Digitized by Microsoft®

II

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage.
A la voir d'un certain costé,
Messer Gaster [1] en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour luy les membres se lassant,
Chacun d'eux resolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaster.
« Il faudroit, disoient-ils, sans nous, qu'il vécust d'air.
Nous suons, nous peinons, comme bestes de somme.
Et pour qui? Pour luy seul; nous n'en profitons pas :
Nostre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allast chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tost les pauvres gens tomberent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.

---

1. L'estomach.

Digitized by Microsoft ®

Par ce moyen les mutins virent
Que celuy qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'interest commun contribuoit plus qu'eux.
Cecy peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Estat.
Menenius le sceut bien dire.
La commune s'alloit separer du senat.
Les mécontens disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les tresors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal estoit de leur côté :
Les tributs, les imposts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs estoit déjà posté,
La pluspart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils estoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

Digitized by Microsoft®

III

LE LOUP DEVENU BERGER

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage
Crut qu'il faloit s'aider de la peau du renard
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un baston,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne estant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posez sur sa houlette,
Guillot le sycophante [1] approche doucement.
Guillot le vray Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La pluspart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire,
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,

1. Trompeur.

Digitized by Microsoft ®

Chose qu'il croyoit necessaire.
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuïr ny se défendre.
Toûjours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

IV

LES GRENOUILLES

QUI DEMANDENT UN ROY

Les grenoüilles, se lassant
De l'estat democratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soûmit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roy tout pacifique :

Digitized by Microsoft®

Ce roy fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent marecageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marecage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celuy qu'elles croyoient estre un géant nouveau.
Or c'estoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui, de le voir s'avanturant,
Osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliere;
Et leur troupe à la fin se rendit familiere
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roy.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coy.
Jupin en a bien-tost la cervelle rompuë.
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roy qui se remuë. »
Le monarque des dieux leur envoye une gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à son plaisir.
Et grenoüilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire : « Et quoy! vostre desir
A ses loix croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premierement
Garder vostre gouvernement;

Digitized by Microsoft ®

Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que vostre premier roy fust debonnaire et doux:
De celuy-cy contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

V

LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son amy bouc des plus haut encornez.
Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre estoit passé maistre en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là chacun d'eux se desaltere.
Aprés qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compere?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'icy.
Leve tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur. Le long de ton eschine
Je grimperay premierement;
Puis, sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-cy je sortiray.
Aprés quoy je t'en tireray.

Digitized by Microsoft®

— Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je louë
Les gens bien sensez comme toy.
Je n'aurois jamais, quant à moy,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon
Et vous luy fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le Ciel t'eust, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.
Tasche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
Car, pour moy, j'ay certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrester en chemin. »
En toute chose il faut considerer la fin.

VI

L'AIGLE, LA LAYE ET LA CHATE

L'aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laye au pied, la chate entre les deux ;
Et, sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chate détruisit par sa fourbe l'accord.

Digitized by Microsoft ®

Elle grimpa chez l'aigle, et luy dit : « Nôtre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.
Voyez-vous à nos pieds foüir incessamment
Cette maudite laye, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chesne asseurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront devorez :
Qu'ils s'en tiennent pour assurez.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte. »
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laye estoit en gesine.
« Ma bonne amie et ma voisine,
Luy dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moy de n'en rien dire :
Son courroux tomberoit sur moy. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroy,
La chate en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ny pourvoir aux besoins
De ses petits; la laye encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celuy d'eviter la famine.
A demeurer chez soy l'une et l'autre s'obstine
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oyseau royal en cas de mine,

Digitized by Microsoft®

La laye en cas d'irruption.
La faim détruisit tout : il ne resta personne,
De la gent marcassine et de la gent aiglonne,
Qui n'allast de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.
Que ne sçait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boëte de Pandore
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

VII

L'YVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut où toûjours il revient :
Honte ny peur n'y remedie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuye
De quelque exemple. Un suppost de Bacchus
Alteroit sa santé, son esprit et sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celuy-cy, plein du jus de la treille,

Digitized by Microsoft ®

Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps :
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh ! dit-il, qu'est cecy ? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biere,
Luy presente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce phantosme.
— La celeriere du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclost la tombe noire. »
Le mary repart sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire ? »

Digitized by Microsoft®

VIII

LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE

Quand l'enfer eut produit la goute et l'araignée :
« Mes filles, leur dit-il, vous pourrez vous vanter
D'estre pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étretes,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorez ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc ; voicy deux buchetes :
Accommodez-vous, ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommez medecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne croy pas qu'en ce poste je chomme,
Ny que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eust fait bail à vie ;
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie ;

Digitized by Microsoft

Voilà des moûcherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balay :
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, aprés un vain essay,
Il va trouver la goute. Elle estoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hoste la menoit tantost fendre du bois,
Tantost fouïr, hoüer. Goute bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« O ! je ne sçaurois plus, dit-elle, y resister.
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balay qui l'oblige à changer.
La goute, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prelat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sçait : les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toûjours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son conte,
Et fit tres-sagement de changer de logis.

Digitized by Microsoft ®

IX

LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc, estant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os luy demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Prés de là passe une cigogne.
Il luy fait signe, elle accourt.
Voilà l'operatrice aussi-tost en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
« Vôtre salaire? dit le loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoy! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous estes une ingratte :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

Digitized by Microsoft ®

X

LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposoit une peinture
Où l'artisan avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terracé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne icy la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a deçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus
Si mes confreres sçavoient peindre. »

XI

LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normant,
Mourant presque de faim, vid au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.

Digitized by Microsoft ®

Le galand en eust fait volontiers un repas ;
Mais, comme il n'y pouvoit atteindre :
« Ils sont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

XII

LE CIGNE ET LE CUISINIER

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le cigne et l'oison :
Celuy-là destiné pour les regards du maître,
Celuy-cy pour son goust; l'un qui se piquoit d'estre
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossez du chasteau faisant leurs galeries,
Tantost on les eût vûs coste à coste nager,
Tantost courir sur l'onde, et tantost se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour oison le cigne, et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau prest à mourir se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vid bien qu'il s'estoit mépris.
« Quoy ! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe !

Digitized by Microsoft®

Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII

LES LOUPS ET LES BREBIS

Aprés mille ans et plus de guerre declarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'estoit apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeoient mainte beste égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ny pour les pasturages,
Ny d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouïr qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclud donc ; on donne des ostages :
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en estant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie

Digitized by Microsoft ®

Messieurs les bergers n'estoient pas,
Estranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secretement.
Les chiens, qui, sur leur foy, reposoient seurement,
Furent étranglez en dormant :
Cela fut si-tost fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échapa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soy,
J'en conviens; mais de quoy sert-elle
Avec des ennemis sans foy?

XIV

LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forests,
Chargé d'ans et pleurant son antique proüesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant luy donne un coup de pié,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,

Digitized by Microsoft

Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand, voyant l'asne mesme à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, luy dit-il : je voulois bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

XV

PHILOMELE ET PROGNÉ

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
« Ma sœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous?
Voicy tantost mille ans que l'on ne vous a vuë :
Je ne me souviens point que vous soyez venuë
Depuis le temps de Thrace habiter parmy nous.
Dites-moy, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce sejour solitaire?
— Ah ! reprit Philomele, en est-il de plus doux? »
Progné luy repartit : « Et quoy ! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le desert est-il fait pour des talens si beaux?

Digitized by Microsoft®

Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.
Aussi-bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas.
En voyant les hommes, helas!
Il m'en souvient bien davantage.

XVI

LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien :
C'est une femme qui se noye. »
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait nôtre joye.
Ce que j'avance icy n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort deplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour luy rendre, en cette avanture,
Les honneurs de la sepulture.

Digitized by Microsoft®

Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace
Des gens se promenoient, ignorans l'accident.
Ce mary donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la riviere. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plûtost en arriere.
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre sorte. »
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sçais s'il avoit raison.
Mais, que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naistra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

Digitized by Microsoft ®

XVII

LA BELETTE

ENTRÉE DANS UN GRENIER

Damoiselle belette, au corps long et floüet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit.
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discretion,
La galande fit chere lie,
Mangea, rongea, Dieu sçait la vie,
Et le lard qui perit en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafluë et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant disné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser et croit s'estre méprise.
Aprés avoir fait quelques tours :
« C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise ;
J'ay passé par icy depuis cinq ou six jours. »
Un rat qui la voyoit en peine
Luy dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous estes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vostres. »

Digitized by Microsoft®

XVIII

LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ay lû chez un conteur de fables
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers miserables.
J'ay lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vray Cerbere, estoit craint une lieuë à la ronde;
Il vouloit de souris depeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un leger appuy,
La mort aux rats, les souricieres,
N'estoient que jeux au prix de luy.
Comme il void que dans leurs tanieres
Les souris estoient prisonnieres,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galand fait le mort, et, du haut d'un plancher,
Se pend la teste en bas. La beste scelerate
A de certains cordons se tenoit par la pate.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rost ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Digitized by Microsoft ®

Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la teste,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en queste.
Mais voicy bien une autre feste :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en sçavons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophetisoit vray : nostre maistre Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe, et s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à luy bien avisé :
La gent trote-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.
C'estoit un vieux routier : il sçavoit plus d'un tour;
Mesme il avoit perdu sa queuë à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au general des chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'estre farine,
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas. »

Digitized by Microsoft ®

C'estoit bien dit à luy ; j'approuve sa prudence.
Il estoit experimenté,
Et sçavoit que la méfiance
Est mere de la seureté.

Digitized by Microsoft ®

LIVRE QUATRIÉME

I

LE LION AMOUREUX

A MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ

Sevigné, de qui les attraits
Servent aux Graces de modele,
Et qui nâquistes toute belle,
A vostre indifference prés,
Pourriez-vous estre favorable
Aux jeux innocens d'une fable,
Et voir sans vous épouvanter
Un lion qu'amour sceut dompter?
Amour est un estrange maistre.
Heureux qui peut ne le connoistre
Que par recit, luy ny ses coups!
Quand on en parle devant vous,

Digitized by Microsoft®

Si la verité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir.
Celle-cy prend bien l'asseurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele et par reconnoissance.

Du temps que les bestes parloient,
Les lions, entre-autres, vouloient
Estre admis dans nostre alliance.
Pourquoy non, puisque leur engeance
Valoit la nostre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela?
Voicy comment il en alla.
Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner luy sembloit bien dur,
La refuser n'estoit pas seur;
Mesme un refus eust fait possible
Qu'on eust veu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute maniere
La belle estoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers

Digitized by Microsoft®

D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc, ouvertement
N'osant renvoyer nostre amant,
Luy dit : « Ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne, et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en mesme temps.
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux,
Estant sans ces inquietudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son ame estoit aveuglée ;
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lascha sur luy quelques chiens,
Il fit fort peu de resistance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence. »

Digitized by Microsoft®

II

LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune estoit petite,
Elle estoit seure tout au moins.
A la fin, les tresors déchargez sur la plage
Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau :
Cet argent perit par naufrage.
Son maistre fut reduit à garder les brebis :
Non plus berger en chef comme il estoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage ;
Celuy qui s'estoit veu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bestes à laine ;
Et, comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre :
Ma foy, vous n'aurez pas le nostre. »
Cecy n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la verité

Digitized by Microsoft ®

Pour montrer par experience
Qu'un sou, quand il est asseuré,
Vaut mieux que cinq en esperance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en loüera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles;
Fiez-vous-y: les vents et les voleurs viendront.

III

LA MOUCHE ET LA FOURMY

La moûche et la fourmy contestoient de leur prix.
« O Jupiter! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal?
Je hante les palais, je m'assied à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en gouste devant toy;
Pendant que celle-cy, chetive et miserable,
Vit trois jours d'un festu qu'elle a traîné chez soy.
Mais, ma mignonne, dites-moy,

Digitized by Microsoft®

Vous campez-vous jamais sur la teste d'un roy,
D'un empereur ou d'une belle?
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux;
Je me jouë entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la derniere main que met à sa beauté
Une femme allant en conqueste,
C'est un ajustement des moûches emprunté.
Puis allez-moy rompre la teste
De vos greniers. — Avez-vous dit?
Luy repliqua la ménagere.
Vous hantez les palais, mais on vous y maudit;
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par tout, aussi font les profanes.
Sur la teste des rois et sur celle des asnes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,
Et je sçais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moy.
Je veux qu'il ait nom moûche; est-ce un sujet pourquoy
Vous fassiez sonner vos merites?
Nomme-t-on pas aussi moûches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain;
N'ayez plus ces hautes pensées :
Les moûches de cour sont chassées,

Digitized by Microsoft®

Les moûcharts sont pendus, et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misere,
Quand Phœbus regnera sur un autre hemisphere.
Alors je joüiray du fruit de mes travaux.
Je n'iray par monts ny par vaux
M'exposer au vent, à la pluye;
Je vivray sans melancolie.
Le soin que j'auray pris de soin m'exemptera.
Je vous enseigneray par là
Ce que c'est qu'une fausse ou veritable gloire.
Adieu : je perds le temps; laissez-moy travailler :
Ny mon grenier ny mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

IV

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

On amateur du jardinage,
Demy bourgeois, demy manant,
Possedoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos à tenant.
Il avoit de plan vif semé cette étenduë.
Là croissoit à plaisir l'ozeille et la laituë,
Dequoy faire à Margot pour sa feste un bouquet,

Digitized by Microsoft ®

Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette felicité par un lievre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg nostre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pieges se rit;
Les pierres, les bastons, y perdent leur credit.
Il est sorcier, je croy. — Sorcier? je l'en défie,
Repartit le seigneur. Fust-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bien-tost.
Je vous en déferay, bon homme, sur ma vie.
— Et quand? — Et dés demain, sans tarder plus long-temps. »
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
« Çà, déjeûnons, dit-il. Vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut foüiller à l'escarcelle. »
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprés de luy la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect;
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se ruë en cuisine.
« De quand sont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vrayment! dit le seigneur;
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeûne tres-bien, aussi fait sa famille,

Digitized by Microsoft ®

Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentez.
Il commande chez l'hoste, y prend des libertez,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succede au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est estonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adiéu planches, quarreaux;
Adieu chicorée et poreaux;
Adieu dequoy mettre au potage.
Le lievre estoit gisté dessous un maistre chou.
On le queste, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais troüée, horrible et large playe
Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du seigneur : car il eust été mal
Qu'on n'eust pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : « Ce sont là jeux de prince. »
Mais on le laissoit dire; et les chiens et les gens
Firent plus de degât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lievres de la province.

Petits princes, vuidez vos debats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ny les faire entrer sur vos terres.

Digitized by Microsoft ®

V

L'ASNE ET LE PETIT CHIEN

Ne forçons point nostre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoy qu'il fasse,
Ne sçauroit passer pour galant.
Peu de gens que le Ciel cherit et gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'asne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maistre, alla le caresser.
« Comment ! disoit-il en son ame,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'auray des coups de baston ?
Que fait-il ? Il donne la pate,
Puis aussi-tost il est baisé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,
Cela n'est pas bien mal-aisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maistre en joye, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute usée,

Digitized by Microsoft ®

La luy porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse et quelle melodie!
Dit le maistre aussi-tost. Holà! Martin bâton. »
Martin bâton accourt; l'asne change de ton.
Ainsi finit la comedie.

VI

LE COMBAT
DES RATS ET DES BELETTES

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats,
Et, sans les portes étretes
De leurs habitations,
L'animal à longue eschine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en estoit à foison,
Leur roy, nommé Ratapon,

Digitized by Microsoft®

Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployerent l'estendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un gueret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande ;
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entiere,
Quoy que pust faire Artarpax,
Psicarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de poussiere,
Soûtinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur resistance fut vaine :
Il falut ceder au sort.
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes perirent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite preste,
Se sauva sans grand travail.
Mais, les seigneurs sur leur teste
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,

Digitized by Microsoft®

Soit afin que les belettes
En conceussent plus de peur,
Cela causa leur mal-heur.
Trou, ny fente, ny crevasse,
Ne fut large assez pour eux,
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.
Une teste empanachée
N'est pas petit embarras;
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément;
Les grands ne le peuvent faire.

VII

LE SINGE ET LE DAUFIN

C'estoit chez les Grecs un usage,
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage

Digitized by Microsoft®

Singes et chiens de basteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les daufins tout eust pery.
Cet animal est fort amy
De nostre espece : en son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Mesme un singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Luy pensa devoir son salut.
Un daufin le prit pour un homme
Et sur son dos le fit asseoir,
Si gravement qu'on eust crû voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le daufin l'alloit mettre à bord,
Quand par hazard il luy demande :
« Estes-vous d'Athenes la grande?
— Ouy, dit l'autre, on m'y connoist fort.
S'il vous y survient quelque affaire
Employez-moy, car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs ;
Un mien cousin est juge-maire. »
Le daufin dit bien-grammercy.
« Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de vostre presence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours : il est mon amy,

Digitized by Microsoft®

C'est une vieille connoissance. »
Nostre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetans au plus drû,
Parlent de tout et n'ont rien vû.
Le daufin rit, tourne la teste,
Et, le magot consideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une beste.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

VIII

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

Certain payen chez luy gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds bien qu'ayans des oreilles.
Le payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il luy coustoit autant que trois.
Ce n'estoient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fust,

Digitized by Microsoft®

N'avoit eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hoste il écheût
Succession, tresor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part, et sa bourse en souffroit.
La pitance du dieu n'en estoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'idole,
Le trouve remply d'or. « Quand je t'ay fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis; cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Mal-heureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains estoient vuides :
J'ay bien fait de changer de ton. »

IX

LE GEAY

PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un paon muoit, un geay prit son plumage,
Puis aprés se l'accommoda,
Puis parmy d'autres paons tout fier se panada,

Digitized by Microsoft ®

Croyant estre un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoüé,
Berné, sifflé, moqué, joüé,
Et par messieurs les paons plumé d'estrange sorte;
Mesme, vers ses pareils s'estant refugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de geays à deux pieds comme luy
Qui se parent souvent des dépoüilles d'autruy,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennuy :
Ce ne sont pas là mes affaires.

X

LE CHAMEAU
ET LES BASTONS FLOTANS

Le premier qui vid un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau,
Le second approcha, le troisiéme osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoûtumance ainsi nous rend tout familier;
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec nostre veuë,
Quand ce vient à la continuë.

Digitized by Microsoft ®

Et puisque nous voicy tombez sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'estoit un puissant navire.
Quelques momens aprés l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis balot,
Enfin bâtons flotans sur l'onde.
J'en sçais beaucoup de par le monde
A qui cecy conviendroit bien :
De loin c'est quelque chose, et de prés ce n'est rien.

XI

LA GRENOUILLE ET LE RAT

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autruy,
Qui souvent s'engeigne soy-mesme.
J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'huy :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais, afin d'en venir au dessein que j'ay pris,
Un rat plein d'en-bon-point, gras et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Advent ni le Carême,
Sur le bord d'un marest égayoit ses esprits.
Une grenoüille approche, et luy dit en sa langue :

Digitized by Microsoft ®

« Venez me voir chez moy, je vous feray festin. »
Messire rat promit soudain :
Il n'estoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allegua pourtant les delices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretez à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits-enfans
Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galand empêché :
Il nageoit quelque peu; mais il faloit de l'aide.
La grenoüille à cela trouve un tres-bon remede :
Le rat fut à son pied par la pate attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marest entrez, nostre bonne commere
S'efforce de tirer son hoste au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foy jurée;
Pretend qu'elle en fera gorge chaude et curée.
C'estoit à son avis un excellent morceau;
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux, la perfide s'en moque;
Il resiste, elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, et, par mesme moyen,
La grenoüille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien

Digitized by Microsoft ®

Que de cette double proye
L'oiseau se donne au cœur joye,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son autheur.

XII

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE

Une fable avoit cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connuë.
Que le lecteur en tire une moralité.
Voicy la fable toute nuë.
La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allast rendre,
Quadrupedes, humains, elephans, vermisseaux,

Digitized by Microsoft®

Les républiques des oyseaux;
Là déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'edit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espece lige
De son seul appetit, creurent que cette fois
Il faloit subir d'autres loix.
On s'assemble au desert, tous quittent leur taniere.
Aprés divers avis, on resout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la maniere,
Le singe en fut chargé : l'on luy mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner? Il faloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possedant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'asne s'offrirent,
Assistez du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voicy compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;

Digitized by Microsoft ®

Mais, bien qu'il soit leger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moy de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en seray plus libre et bien plus en estat
En cas que les voleurs attaquent nostre bande
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soûlagé, bien reçu,
Et, mal-gré le heros de Jupiter issû,
Faisant chere et vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie;
Sejour du frais, veritable patrie
Des zephirs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'estre malade.
« Continuez vostre ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher icy quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps.
Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire. »
On deballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joye :
« Que de filles, ô dieux, mes pieces de monnoye
Ont produites! Voyez : la pluspart sont déja
Aussi grandes que leurs meres.
Le croist m'en appartient. » Il prit tout là-dessus,

Digitized by Microsoft ®

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le singe et les sommiers, confus,
Sans oser repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eust-il fait? C'eust esté lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

XIII

LE CHEVAL

S'ESTANT VOULU VANGER DU CERF

De tout temps les chevaux ne sont nez pour les hommes.
Lors que le genre humain de glan se contentoit,
Asne, cheval et mule aux forests habitoit;
Et l'on ne voyoit point, comme au siecle où nous sommes,
Tant de selles et tant de basts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de nopces.
Or un cheval eut alors different

Digitized by Microsoft®

Avec un cerf plein de vîtesse,
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme luy mit un frein, luy sauta sur le dos,
Ne luy donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissast la vie.
Et, cela fait, le cheval remercie
L'homme son bien-faiteur, disant : « Je suis à vous,
Adieu. Je m'en retourne en mon sejour sauvage.
—Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est vostre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiere. »

Helas! que sert la bonne chere
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'estoit plus temps : déja son écurie
Estoit preste et toute bastie.
Il y mourut en traînant son lien.
Sage s'il eust remis une legere offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

Digitized by Microsoft®

XIV

LE RENARD ET LE BUSTE

Les grands, pour la pluspart, sont masques de théatre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'asne n'en sçait juger que par ce qu'il en void.
Le renard, au contraire, à fonds les examine,
Les tourne de tout sens, et, quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de heros
Luy fit dire fort à propos.
C'estoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en loüant l'effort de la sculpture :
« Belle teste, dit-il, mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

Digitized by Microsoft ®

XV

LE LOUP

LA CHEVRE ET LE CHEVREAU

XVI

LE LOUP

LA MERE ET L'ENFANT

La bique, allant remplir sa traînante mammelle
Et paistre l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur vostre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
« Foin du loup et de sa race! »
Comme elle disoit ces mots,
Le loup de fortune passe;
Il les recüeille à propos,
Et les garde en sa memoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas veu le glouton.

Digitized by Microsoft ®

Dés qu'il la void partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde,
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet, soupçonneux, par la fente regarde.
« Montrez-moy pate blanche, ou je n'ouvriray point »,
S'écria-t-il d'abord (pate blanche est un point
Chez les loups, comme on sçait, rarement en usage).
Celuy-cy, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il estoit venu s'en retourna chez soy.
Où seroit le biquet s'il eust ajoûté foy
Au mot du guet, que de fortune
Nostre loup avoit entendu?
Deux seuretez valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Le loup me remet en memoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y perit; voicy l'histoire.
Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit veu sortir gibier de toute sorte :
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Regimens de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere aussi-tost le gourmande,

Digitized by Microsoft ®

Le menace, s'il ne se taist,
De le donner au loup. L'animal se tient prest,
Remerciant les dieux d'une telle avanture,
Quand la mere, appaisant sa chere geniture,
Luy dit : « Ne criez point ; s'il vient, nous le tuërons. »
« Qu'est cecy ? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moy ? Me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette ! »
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison.
Un chien de cour l'arreste ; épieux et fourches-fieres
L'ajustent de toutes manieres.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » luy dit-on.
Aussi-tost il conta l'affaire.
« Mercy de moy, luy dit la mere :
Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
On assomma la pauvre beste.
Un manant luy coupa le pied droit et la teste ;
Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

Digitized by Microsoft ®

XVII

PAROLE DE SOCRATE

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmoit la face, et tous estoient d'avis
Que les appartemens en estoient trop petits.
Quelle maison pour luy! L'on y tournoit à peine.
« Pleust au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût estre pleine! »
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit amy; mais fol qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Digitized by Microsoft®

XVIII

LE VIEILLARD ET SES ENFANS

Toute puissance est foible à moins que d'estre unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajouste du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie;
Je suis trop au dessous de cette ambition.
Phedre encherit souvent par un motif de gloire;
Pour moy, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plustost à l'histoire
De celuy qui tâcha d'unir tous ses enfans.
Un vieillard prest d'aller où la mort l'appelloit :
« Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liez ensemble;
Je vous expliqueray le nœud qui les assemble. »
L'aîné, les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : « Je le donne aux plus forts. »
Un second luy succede, et se met en posture;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'avanture.
Tous perdirent leur temps, le faisceau resista;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
« Foibles gens! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquoit, on soûrit, mais à tort.

Digitized by Microsoft ®

P. Le RAT

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

(Livre IV, Fable XVIII)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft®

Il separe les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant prest de terminer ses jours :
« Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres.
Adieu. Promettez-moy de vivre comme freres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en asseure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt; et les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procés.
D'abord nostre trio s'en tire avec succés.
Leur amitié fut courte autant qu'elle estoit rare.
Le sang les avoit joints, l'interest les separe.
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en mesme temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane.
Le juge sur cent poincts tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussi-tost;
Ceux-là sur une erreur, ceux-cy sur un défaut.
Les freres des-unis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

Digitized by Microsoft®

XIX

L'ORACLE ET L'IMPIE

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la terre;
Le dedale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Mesme les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un payen qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par benefice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dés qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non? »
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prest d'étouffer la pauvre beste,
Ou de la lâcher aussi-tost,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en teste.
« Mort ou vif, luy dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême.
Je vois de loin, j'atteins de mesme. »

Digitized by Microsoft®

XX

L'AVARE

QUI A PERDU SON TRESOR

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toûjours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare icy haut comme luy vit en gueux.
L'homme au tresor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce mal-heureux attendoit
Pour joüir de son bien une seconde vie ;
Ne possedoit pas l'or, mais l'or le possedoit.
Il avoit dans la terre une somme enfoüie,
Son cœur avec, n'ayant autre deduit
Que d'y ruminer jour et nuit
Et rendre sa chevance à luy-mesme sacrée.
Qu'il allast ou qu'il vinst, qu'il bust ou qu'il mangeast,
On l'eust pris de bien court, à moins qu'il ne songeast
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vid,
Se douta du depost, l'enleva sans rien dire.

Digitized by Microsoft ®

Nostre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs; il gemit, il soûpire.
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant luy demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon tresor que l'on m'a pris.
—Vostre tresor? où pris?—Tout joignant cette pierre.
— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous, en vostre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure? bons dieux! Ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moy donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoy vous vous affligez tant.
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

Digitized by Microsoft®

XXI

L'ŒIL DU MAISTRE

Un cerf, s'estant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averty par eux
Qu'il cherchât un meilleur azile.
« Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas :
Je vous enseigneray les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour estre utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraische et fourage
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant mesme, et pas un d'avanture
N'apperceut ny corps ny ramure,
Ny cerf enfin. L'habitant des forests
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cerés,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs, ruminant, luy dit : « Cela va bien ;
Mais quoy ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa reveuë.
Je crains fort pour toy sa venuë.
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »

Digitized by Microsoft

Là-dessus le maistre entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est cecy? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere est vieille; allez viste aux greniers.
Je veux voir desormais vos bestes mieux soignées.
Que couste-t-il d'oster toutes ces araignées?
Ne sçauroit-on ranger ces jougs et ces colliers? »
En regardant à tout, il void une autre teste
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnû; chacun prend un épieu,
Chacun donne un coup à la beste.
Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjoüit d'estre.
Phedre sur ce sujet dit fort elegamment :
Il n'est pour voir que l'œil du maistre.
Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

XXII

L'ALOUETTE ET SES PETITS

AVEC LE MAISTRE D'UN CHAMP

Ne t'attens qu'à toy seul, c'est un commun proverbe.
Voicy comme Esope le mit
En credit.

Digitized by Microsoft ®

Les aloüettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde :
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forests, aloüettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans gouster le plaisir des amours printanieres.
A toute force enfin elle se resolut
D'imiter la nature, et d'estre mere encore.
Elle bastit un nid, pond, couve et fait éclore
A la haste; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'aloüette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'estre toûjours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra), dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Si-tost que l'aloüette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dés la pointe du jour. »

Digitized by Microsoft®

Nostre aloüette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'aloüette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoy manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mere.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'aloüette à l'essor, le maistre s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces bleds ne devroient pas, dit-il, estre debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la mesme chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure...
— Non, mes enfans, dormez en paix ;
Ne bougeons de nostre demeure. »
L'aloüette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisiéme fois le maistre se souvint
De visiter ses bleds. « Nostre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur amy ny parent que soy-mesme.
Retenez bien cela, mon fils ; et sçavez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec nostre famille

Digitized by Microsoft ®

Nous prenions dés demain chacun une faucille:
C'est là nostre plus court, et nous acheverons
Nostre moisson quand nous pourrons. »
Dés-lors que ce dessein fut sceu de l'aloüette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans. »
Et les petits en mesme temps,
Voletans, se culebutans,
Délogerent tous sans trompette.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

LIVRE CINQUIÉME

I

LE BUSCHERON ET MERCURE

A M. L. C. D. B.

Vostre goust a servy de regle à mon ouvrage.
J'ay tenté les moyens d'acquerir son suffrage.
Vous voulez qu'on evite un soin trop curieux
Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous ; cet effort ne peut plaire.
Un auteur gaste tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits delicats :
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.

Digitized by Microsoft®

Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moy, c'est toûjours quelque chose.
Comme la force est un poinct
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sçay s'il suffit.
Tantost je peins en un recit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'huy nôtre vie.
Tel est ce chetif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La moûche à la fourmy, faisant de cet ouvrage
Une ample comedie à cent actes divers,
Et dont la scene est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celuy
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

Un bûcheron perdit son gagne-pain :
C'est sa cognée; et, la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celuy-cy rouloit tout son avoir.

Digitized by Microsoft ®

Ne sçachant donc où mettre son espoir,
Sa face estoit de pleurs toute baignée.
« O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il, Jupiter, rend la moy;
Je tiendray l'estre encore un coup de toy. »
Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
Mercure vient. « Elle n'est pas perduë,
Luy dit ce dieu, la connoistras-tu bien?
Je crois l'avoir prés d'icy rencontrée. »
Lors, une d'or à l'homme estant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succede à la premiere;
Il la refuse. Enfin une de bois.
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content si j'ay cette derniere.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois.
Ta bonne foy sera recompensée.
— En ce cas-là je les prendray », dit-il.
L'histoire en est aussi-tost dispersée;
Et boquillons de perdre leur outil
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roy des dieux ne sçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une beste
De ne pas dire aussi-tost : « La voilà! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la teste.

Digitized by Microsoft®

Ne point mentir, estre content du sien,
C'est le plus seur; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

II

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celuy-cy s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage
De garder le coin du feu ·
Car il luy faloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son debris seroit cause.
Il n'en reviendroit morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer.
Si quelque matiere dure

Digitized by Microsoft®

Vous menace d'avanture,
Entre deux je passeray,
Et du coup vous sauveray. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses costez.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III

LE PETIT POISSON ET LE PESCHEUR

Petit poisson deviendra grand,
Pourveu que Dieu luy prête vie ;
Mais le lascher en attendant,
Je tiens, pour moy, que c'est folie :

Digitized by Microsoft®

Car, de le rattraper, il n'est pas trop certain.
Un carpeau qui n'estoit encore que fretin
Fut pris par un pescheur au bord d'une riviere.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chere et de festin;
Mettons-le en nostre gibeciere. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa maniere :
« Que ferez-vous de moy? je ne sçaurois fournir
Au plus qu'une demy bouchée?
Laissez-moy carpe devenir :
Je seray par vous repeschée.
Quelque gros partisan m'achetera bien cher;
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-estre encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille? Et bien soit, repartit le pescheur;
Poisson, mon bel amy, qui faites le prescheur,
Vous irez dans la poesle; et vous avez beau dire,
Dés ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est seur, l'autre ne l'est pas.

Digitized by Microsoft®

IV

LES OREILLES DU LIEVRE

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute beste portant des cornes à son front.
Chevres, beliers, taureaux, aussi-tost délogerent,
Daims et cerfs de climat changerent;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lievre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allast interpreter à cornes leur longueur,
Ne les soûtinst en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'icy;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois mesme encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela? Vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'auray beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux Petites Maisons. »

Digitized by Microsoft®

V

LE RENARD

AYANT LA QUEUE COUPÉE

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieuë,
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hazard en estant échapé
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queuë;
S'estant, dis-je, sauvé sans queuë et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il estoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entr'eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queuë? Il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y resoudra.
—Vostre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, et l'on vous répondra. »
A ces mots, il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put estre entendu.
Pretendre oster la queuë eût esté temps perdu;
La mode en fut continuée.

Digitized by Microsoft®

VI

LA VIEILLE
ET LES DEUX SERVANTES

Il estoit une vieille ayant deux chambrieres.
Elles filoient si bien que les sœurs filandieres
Ne faisoient que broüiller au prix de celles-cy.
La vieille n'avoit point de plus pressant soucy
Que de distribuer aux servantes leur tasche.
Dés que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez,
Tourets entroient en jeu, fuseaux estoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez;
Point de cesse, point de relâche.
Dés que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un miserable coq à poinct nommé chantoit.
Aussi-tost nostre vieille, encor plus miserable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et detestable,
Allumoit une lampe et couroit droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre estendoit un bras;
Et toutes deux, tres-mal contentes,
Disoient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras. »
Comme elles l'avoient dit, la beste fut gripée.

Digitized by Microsoft ®

Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Nostre couple, au contraire, à peine estoit couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.
C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Caribde en Scylla.

VII

LE SATYRE ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage,
Un satyre et ses enfans
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eust vûs sur la mousse
Luy, sa femme et maint petit ;
Ils n'avoient tapis ny housse,
Mais tous fort bon appetit.

Digitized by Microsoft ®

Pour se sauver de la pluye
Entre un passant morfondu,
Au broüet on le convie.
Il n'estoit pas attendu.

Son hoste n'eut pas la peine
De le semondre deux fois :
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts ;

Puis sur le mets qu'on luy donne
Delicat il souffle aussi.
Le satyre s'en estonne :
« Nostre hoste, à quoy bon cecy ?

— L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre vostre chemin.

« Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous mesme toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid ! »

Digitized by Microsoft ®

VIII

LE CHEVAL ET LE LOUP

Un certain loup, dans la saison
Que les tiedes zephyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hyver,
Apperceut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joye!
« Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh! que n'es-tu mouton? car tu me serois hoc;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptez,
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoist les vertus et les proprietez
De tous les simples de ces prez;
Qu'il sçait guerir, sans qu'il se flate,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Luy loup gratis le gueriroit;
Car le voir en cette prairie
Paistre ainsi sans estre lié
Témoignoit quelque mal selon la medecine.
« J'ay, dit la beste chevaline,

Digitized by Microsoft®

Une apostume sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son temps
Afin de haper son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, luy lasche une ruade
Qui vous luy met en marmelade
Les mandibules et les dents.
« C'est bien fait (dit le loup en soy-mesme fort triste) :
Chacun à son métier doit toûjours s'attacher.
Tu veux faire icy l'arboriste,
Et ne fus jamais que boucher. »

IX

LE LABOUREUR ET SES ENFANS

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'heritage
Que nous ont laissé nos parens.

Digitized by Microsoft ®

Un tresor est caché dedans.
Je ne sçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez vostre champ dés qu'on aura fait l'oust.
Creusez, foüillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un tresor.

X

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris

Quand je songe à cette fable

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft®

« LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

(Livre V, Fable XI)

Digitized by Microsoft®

Dont le recit est menteur
Et le sens est veritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanteray la guerre
Que firent les Titans au maistre du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

XI

LA FORTUNE
ET LE JEUNE ENFANT

Sur le bord d'un puits tres-profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honneste homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Prés de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Luy disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fust pris à moy ;
Cependant c'estoit vostre faute.

Digitized by Microsoft®

Je vous demande, en bonne foy,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.
Pour moy, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous échos.
Elle est prise à garand de toutes avantures.
Est-on sot, étourdy, prend-on mal ses mesures :
On pense en estre quitte en accusant son sort.
Bref, la Fortune a toûjours tort.

XII

LES MEDECINS

Le medecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux,
Ce dernier esperoit, quoy que son camarade
Soûtinst que le gisant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'estant trouvez differens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Aprés qu'en ses conseils Tant-pis eut esté crû.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : « Il est mort, je l'avois bien prevû.
— S'il m'eust crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie. »

Digitized by Microsoft ®

XIII

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celuy dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un tresor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne luy rapportoient rien,
S'estant luy-mesme osté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on veus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tost estre riches !

XIV

L'ASNE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet, chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,

Digitized by Microsoft ®

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vid l'erreur, et luy dit :
« Maistre baudet, ostez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend
Et que la gloire en est deuë.
D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on saluë. »

XV

LE CERF ET LA VIGNE

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en void en de certains climats,
S'estant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger;
Il vient mourir en ce lieu mesme.
« J'ay merité, dit-il, ce juste chastiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il luy fut inutile

Digitized by Microsoft®

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'azile
Qui les a conservez.

XVI

LE SERPENT ET LA LIME

On conte qu'un serpent voisin d'un horloger
(C'estoit pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime luy dit, sans se mettre en colere :
« Pauvre ignorant! et que pretends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toy.
Petit serpent à teste folle,
Plustost que d'emporter de moy
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps. »

Cecy s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'estant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.

Digitized by Microsoft ®

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII

LE LIEVRE ET LA PERDRIX

Il ne se faut jamais moquer des miserables :
Car qui peut s'asseurer d'estre toûjours heureux?
Le sage Esope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celuy qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont mesme chose.
Le lievre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un estat, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute, s'approchant,
Oblige le premier à chercher un azile.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans mesme en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit luy-mesme
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lievre, et, d'une ardeur extrême
Il le pousse, et Rustaut, qui n'a jamais menty,
Dit que le lievre est reparty.

Digitized by Microsoft®

Le pauvre mal-heureux vient mourir à son giste.
La perdrix le raille, et luy dit :
« Tu te vantois d'estre si viste :
Qu'as-tu fait de tes pieds? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses aisles
La sçauront garentir à toute extremité;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII

L'AIGLE ET LE HIBOU

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cesserent,
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foy de roy, l'autre foy de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ny prou.
« Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hazard si je les conserve.
Comme vous estes roy, vous ne considerez
Qui ny quoy : rois et dieux mettent, quoy qu'on leur die,
Tout en mesme categorie.
Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moy, dit l'aigle, ou bien me les montrez.

Digitized by Microsoft®

Je n'y toucheray de ma vie. »
Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoistrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moy la maudite Parque
N'entre point par vostre moyen. »
Il avint qu'au hibou Dieu donna geniture,
De façon qu'un beau soir qu'il estoit en pasture,
Notre aigle apperceut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure
(Je ne sçais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignez, un air triste, une voix de Megere.
« Ces enfans ne sont pas, dit l'aigle, à nostre amy :
Croquons-les. » Le galand n'en fit pas à demy.
Ses repas ne sont point repas à la legere.
Le hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers nourriçons, helas! pour toute chose.
Il se plaint, et les dieux sont par luy suppliez
De punir le brigand qui de son deüil est cause.
Quelqu'un luy dit alors : « N'en accuse que toy,
Ou plustost la commune loy
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait? »

Digitized by Microsoft ®

XIX

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le lion dans sa teste avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses prevosts,
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'elephant devoit sur son dos
Porter l'attirail necessaire
Et combattre à son ordinaire,
L'ours s'apprester pour les assauts,
Le renard ménager de secrettes pratiques,
Et le singe amuser l'ennemy par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les asnes, qui sont lourds,
Et les lievres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roy, je les veux employer.
Nostre troupe sans eux ne seroit pas complete.
L'asne effraira les gens, nous servant de trompete,
Et le lievre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage
Et connoist les divers talens :
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Digitized by Microsoft ®

XX

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons pressez d'argent
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tuëroient bien-tost, du moins à ce qu'ils dirent.
C'estoit le roy des ours, au compte de ces gens;
Le marchand à sa peau devoit faire fortune :
Elle garentiroit des froids les plus cuisans,
On en pourroit fourrer plustost deux robes qu'une.
Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur à leur compte, et non à celuy de la beste.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en queste,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappez comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il falut le resoudre :
D'interests contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faiste d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque-part oüy dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ny ne respire.

Digitized by Microsoft ®

Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il void ce corps gisant, le croit privé de vie,
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ostons-nous, car il sent. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forest prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, luy dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Et bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il s'approchoit de bien prés,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

XXI

L'ASNE

VESTU DE LA PEAU DU LION

De la peau du lion l'asne s'estant vestu
Estoit craint par tout à la ronde,
Et, bien qu'animal sans vertu,

Digitized by Microsoft®

Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse et la malice
S'estonnoient de voir que Martin
Chassast les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Digitized by Microsoft®

LIVRE SIXIÉME

I

LE PATRE ET LE LION

II

LE LION ET LE CHASSEUR

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent estre.
Le plus simple animal nous y tient lieu de maistre.
Une morale nuë apporte de l'ennuy;
Le conte fait passer le precepte avec luy.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fuy l'ornement et le trop d'étenduë.
On ne voit point chez eux de parole perduë.

Digitized by Microsoft®

Phedre estoit si succint qu'aucuns l'en ont blâmé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec [1] rencherit et se pique
D'une elegance laconique.
Il renferme toûjours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un ameine un chasseur, l'autre un pâtre en sa fable :
J'ay suivy leur projet quant à l'evenement,
Y cousant en chemin quelques traits seulement.
Voicy comme à peu prés Esope le raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque méconte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va prés d'un antre, et tend à l'environ
Des laqs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux :
« Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drosle à ces laqs se prenne en ma presence
Et que je goûte ce plaisir,
Parmy vingt veaux je veux choisir
Le plus gras et t'en faire offrande. »
A ces mots, sort de l'antre un lion grand et fort.
Le pâtre se tapit, et dit à demy mort :
« Que l'homme ne sçait guere, helas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau

1. Gabrias.

Digitized by Microsoft ®

Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ay promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »
C'est ainsi que l'a dit le principal auteur;
Passons à son imitateur.

Un fanfaron amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vid un berger. « Enseigne-moy, de grace,
De mon voleur, luy dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En luy payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaist, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussi-tost d'esquiver.
« O Jupiter, montre-moy quelque azile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver. »

La vraye épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfüit aussi-tost qu'il le void.

Digitized by Microsoft ®

III

PHŒBUS ET BORÉE

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muny par bon-heur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la precaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort necessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Nostre homme s'estoit donc à la pluye attendu :
Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte.
« Celuy-cy, dit le vent, pretend avoir pourveu
A tous les accidens; mais il n'a pas preveu
Que je sçauray souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébatement pourroit nous en estre agréable :
Vous plaist-il de l'avoir ? — Et bien, gageons nous deux,
Dit Phœbus, sans tant de paroles,
A qui plustost aura dégarny les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Nostre souffleur à gage

Digitized by Microsoft ®

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de demon,
Siffle, souffle, tempeste, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait perir maint bateau :
Le tout au sujet du manteau.
Le cavalier eut soin d'empescher que l'orage
Ne se pût engoufrer dedans.
Cela le preserva ; le vent perdit son temps :
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme ;
Il eut beau faire agir le colet et les plis.
Si-tost qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nuë,
Recrée et puis penetre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il suë,
Le contraint de s'en dépoüiller.
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
Plus fait douceur que violence.

JUPITER ET LE METAYER

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se presenterent,
Firent des offres, écouterent :

Digitized by Microsoft®

Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alleguoit que l'heritage
Estoit frayant et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardy, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter
Le laissast disposer de l'air,
Luy donnast saison à sa guise,
Qu'il eust du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du moüillé,
Aussi-tost qu'il auroit baaillé.
Jupiter y consent. Contract passé; nostre homme
Tranche du roy des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour luy seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut tres-mal partagé.
L'an suivant voilà tout changé,
Il ajuste d'une autre sorte
La temperature des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux;
Celuy de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux :
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maistre fort doux.
Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Digitized by Microsoft®

V

LE COCHET

LE CHAT ET LE SOURICEAU

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien veu,
Fut presque pris au dépourveu.
Voicy comme il conta l'avanture à sa mere.
« J'avois franchy les monts qui bornent cet Etat,
Et trotois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carriere,
Lors que deux animaux m'ont arresté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquietude.
Il a la voix perçante et rude,
Sur la teste un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'eleve en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queuë en panache étalée. »
Or c'estoit un cochet dont nostre souriceau
Fit à sa mere le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amerique.
« Il se batoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moy, qui, grace aux dieux, de courage me pique,

Digitized by Microsoft®

En ay pris la fuite de peur,
Le maudissant de tres-bon cœur.
Sans luy j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queuë, une humble contenance;
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant :
Je le crois fort sympatisant
Avec messieurs les rats, car il a des oreilles
En figure aux nostres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-estre à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toy, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

Digitized by Microsoft ®

VI

LE RENARD

LE SINGE ET LES ANIMAUX

Les animaux, au deceds d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roy s'assemblerent, dit-on.
De son etuy la couronne est tirée.
Dans une chartre un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la teste trop menuë,
Aucuns trop grosse, aucuns mesme cornuë.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau
Qu'il fut éleu : chacun luy fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roy : « Je sçais, Sire, une cache,

Digitized by Microsoft ®

Et ne crois pas qu'autre que moy la sçache.
Or tout tresor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Vostre Majesté. »
Le nouveau roy baaille aprés la finance,
Luy-mesme y court pour n'estre pas trompé.
C'estoit un piege : il y fut attrapé.
Le renard dit au nom de l'assistance :
« Pretendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sçachant pas te conduire toy-mesme? »
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadême.

VII

LE MULET

SE VANTANT DE SA GENÉALOGIE

Le mulet d'un prelat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la jument,
Dont il contoit mainte proüesse.
Elle avoit fait cecy, puis avoit esté là.
Son fils pretendoit, pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Digitized by Microsoft®

Il eût cru s'abaisser servant un medecin.
Estant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'asne alors luy revint en memoire.

Quand le mal-heur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toûjours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII

LE VIEILLARD ET L'ASNE

Un vieillard, sur son asne, apperceut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant.
Il y lâche sa beste, et le grison se ruë
Au travers de l'herbe menuë,
Se veautrant, gratant et frotant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemy vient sur l'entrefaite.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoy? répondit le paillard.
Me fera-t-on porter double bast, double charge?
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.

Digitized by Microsoft ®

— Et que m'importe donc, dit l'asne, à qui je sois?
Sauvez-vous et me laissez paistre.
Nostre ennemy, c'est nostre maistre :
Je vous le dis en bon françois. »

IX

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Dans le crystal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Loüoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma teste?
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faiste;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir;
Il tasche à se garentir,
Dans les forests il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrestant à chaque moment,

Digitized by Microsoft®

Nuit à l'office que luy rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les presens
Que le Ciel luy fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blasme ses pieds, qui le rendent agile;
Il estime un bois qui luy nuit.

X

LE LIEVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le lievre et la tortuë en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-cy, que vous n'atteindrez point
Si-tost que moy ce but. — Si-tost? estes-vous sage?
Repartit l'animal leger.
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore.
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait, et de tous deux
On mit prés du but les enjeux.
Sçavoir quoy, ce n'est pas l'affaire,

Digitized by Microsoft ®

Ny de quel juge l'on convint.
Nostre lievre n'avoit que quatre pas à faire ·
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prest d'estre atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoye aux calendes
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortuë
Aller son train de senateur.
Elle part, elle s'évertuë;
Elle se haste avec lenteur.
Luy cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vid
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortuë arriva la premiere.
« Hé bien! luy cria-t-elle; avois-je pas raison?
Dequoy vous sert vôtre vîtesse?
Moy, l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison? »

Digitized by Microsoft ®

XI

L'ASNE ET SES MAISTRES

L'asne d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
« Les coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin;
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoy? Pour porter des herbes au marché.
Belle necessité d'interrompre mon somme! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Luy donne un autre maistre; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bien-tost choqué l'impertinente beste.
« J'ay regret, disoit-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournoit la teste,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
Mais icy point d'aubeine; ou, si j'en ay quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,
Et sur l'estat d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoy donc! dit le Sort en colere,
Ce baudet-cy m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire.

Digitized by Microsoft®

Croit-il estre le seul qui ne soit pas content?
N'ay-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avoit raison; tous gens sont ainsi faits :
Nostre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la presente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requeste,
Nous luy romprons encor la teste.

XII

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Aux nopces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son soucy dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens estoient sots
De témoigner tant d'allegresse.
« Le soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hymenée.
Aussi-tost on ouït d'une commune voix
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
« Que ferons-nous s'il luy vient des enfans?
« Dirent-elles au Sort, un seul soleil à peine

Digitized by Microsoft®

« Se peut souffrir : une demy-douzaine
« Mettra la mer à sec et tous ses habitans.
« Adieu joncs et marests : nostre race est détruite.
« Bien-tost on la verra reduite
« A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenoüilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

XIII

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Ésope conte qu'un manant
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hyver se promenant
A l'entour de son heritage,
Apperçut un serpent sur la neige étendu,
Transy, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
Et, sans considerer quel sera le loyer
D'une action de ce merite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdy sent à peine le chaud
Que l'ame luy revient avecque la colere.

Digitized by Microsoft®

Il leve un peu la teste, et puis siffle aussi-tost,
Puis fait un long reply, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son pere.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire?
Tu mourras. » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la beste,
Il fait trois serpens de deux coups :
Un tronçon, la queuë, et la teste.
L'insecte sautillant cherche à se reünir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'estre charitable;
Mais envers qui, c'est là le poinct.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin miserable.

XIV

LE LION MALADE ET LE RENARD

De par le roy des animaux,
Qui dans son antre estoit malade,
Fut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espece en ambassade

Digitized by Microsoft

Envoyast gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les deputez, eux et leur suite,
Foy de lion tres-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'edit du prince s'execute.
De chaque espece on lui depute.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussiere
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour
Tous sans exception regardent sa taniere;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense.
Grammercy de son passe-port.
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

Digitized by Microsoft ®

XV

L'OISELEUR

L'AUTOUR ET L'ALOUETTE

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nostres.
Telle est la loy de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantosme brillant attire une aloüette.
Aussi-tost un autour planant sur les sillons
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoy que prés du tombeau.
Elle avoit evité la perfide machine,
Lors que, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Luy-mesme sous les rets demeure envelopé.
« Oiseleur, laisse-moy, dit-il en son langage ;
Je ne t'ay jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage? »

Digitized by Microsoft®

XVI

LE CHEVAL ET L'ASNE

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toy que le fardeau tombe.

Un asne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celuy-cy ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'estre à la ville.
« La priere, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une petarrade;
Tant qu'il vid sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet, en cette avanture,
On luy fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.

Digitized by Microsoft ®

XVII

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe icy-bas.
On void courir aprés l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sçaît pas
La pluspart du temps le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proye en l'eau representée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer;
La riviere devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ny l'ombre ny le corps.

XVIII

LE CHARTIER EMBOURBÉ

Le phaëton d'une voiture à foin
Vid son char embourbé. Le pauvre homme estoit loin
De tout humain secours. C'estoit à la campagne,
Prés d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimpercorentin.

Digitized by Microsoft®

On sçait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous preserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui deteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantost contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre luy-mesme.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si celebres dans le monde.
« Hercule, luy dit-il, aide-moy ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'icy. »
Sa priere estant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui luy parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient.
Oste d'autour de chaque rouë
Ce mal heureux mortier, cette maudite bouë,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
Pren ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moy cette orniere. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix : pren ton fouët.
— Je l'ay pris. Qu'est cecy ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loüé ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirez de là.
Aide-toy, le Ciel t'aidera. »

Digitized by Microsoft ®

XIX

LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.
Cette science de tout temps
Fut en professeurs tres-fertile.
Tantost l'un en théatre affronte l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Ciceron.
Un des derniers se vantoit d'estre
En eloquence si grand maistre
Qu'il rendroit disert un badaut,
Un manant, un rustre, un lourdaut :
« Oui, Messieurs, un lourdaut; un animal, un asne.
Que l'on m'ameine un asne, un asne renforcé :
Je le rendray maistre passé,
Et veux qu'il porte la soutane. »
Le prince sceut la chose; il manda le rheteur.
« J'ay, dit-il, dans mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie :
J'en voudrois faire un orateur.
—Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord nôtre homme.
On luy donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son asne sur les bancs;

Digitized by Microsoft ®

Sinon, il consentoit d'estre en place publique
Guindé la hard au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhetorique
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans luy dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance;
Sur tout qu'il se souvinst de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathetique, et dont le formulaire
Servist à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire
Le roy, l'asne ou moy, nous mourrons. »

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

Digitized by Microsoft®

XX

LA DISCORDE

La déesse Discorde ayant broüillé les dieux,
Et fait un grand procés là haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la receut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frere,
Avecque Tien-et-mien, son pere.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
De preferer nostre hemisphere
A celuy des mortels qui nous sont opposez,
Gens grossiers, peu civilisez,
Et qui, se mariant sans prestre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût presente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit viste aux débats et prevenoit la paix,
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne luy trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

LA JEUNE VEUVE

(Livre VI, Fable XXI)

Digitized by Microsoft ®

Bien souvent l'on perdoit à la chercher sa peine.
Il faloit donc qu'elle eust un sejour affecté,
Un sejour d'où l'on pûst en toutes les familles
L'envoyer à jour arresté.
Comme il n'estoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hymenée
Luy fut pour maison assignée.

XXI

LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soûpirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les aisles du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps rameine les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La difference est grande : on ne croiroit jamais
Que ce fust la mesme personne.
L'une fait füir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soûpirs, vrais ou faux, celle-là s'abandonne;
C'est toûjours mesme note et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable;

Digitized by Microsoft®

On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plustost par la verité.
L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses costez sa femme
Luy crioit : « Attends-moy ; je te suis ; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est preste à s'envoler. »
Le mary fait seul le voyage.
La belle avoit un pere, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, luy dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le defunt que vous noyez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nôces ces transports ;
Mais aprés certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le defunt. — Ah ! dit-elle aussi-tost,
Un cloistre est l'époux qu'il me faut. »
Le pere luy laissa digerer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois, on l'employe à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deüil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours

Digitized by Microsoft®

Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce defunt tant chery ;
Mais, comme il ne parloit de rien à nostre belle :
« Où donc est le jeune mary
Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

ÉPILOGUE

Bornons icy cette carriere.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psiché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses mal-heurs et ses felicitez :
J'y consens : peut-estre ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la derniere peine
Que son époux me causera!

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft®

NOTES

DU TOME PREMIER

Page 1, ligne 1. Le Dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né le 1er novembre 1661, avait six ans et demi lorsque La Fontaine lui dédia le premier recueil des *Fables choisies*, publié en 1668.

— 8. *Le plus sage des anciens* est Socrate.

2, 17. Il s'agit ici de Périgny, président aux enquêtes et lecteur du roi.

3, 7. *L'agitation de l'Europe*, etc. Allusion à l'alliance de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne contre la France.

— 11. *Une province*, la Flandre.

— 13. *Une autre*, la Franche-Comté.

5, 4. *Un des maistres de nostre eloquence*, l'avocat Patru.

16, 21. *Eut*, sans accent circonflexe, est conforme au texte, conforme à la langue du temps, et conforme aussi à la logique, la pensée n'ayant ici rien de conditionnel qui motive l'imparfait du subjonctif. Il y a là une nuance que le français moderne a eu tort de supprimer. Voir la note de la page 61.

Digitized by Microsoft ®

P. 36, l. 3. *C'est là son moindre défaut.* Cette observation nous paraît devoir être interprétée dans un sens ironique. Il importe peu, en effet, au récit ou à la moralité de la fable, que la fourmi ait de plus grands défauts; et puis quels seraient ces défauts? Pour nous l'auteur a voulu dire : si être prêteuse est un défaut, c'est là le moindre défaut de la fourmi. La Fontaine, qui prend parti pour la fourmi, ne s'aviserait pas de la charger outre mesure; et, d'un autre côté, par cette pointe qu'il lance contre la parcimonie égoïste de son personnage, il atténue un peu le reproche de fausse morale qu'on a souvent adressé à sa première fable.

37, 19. *Pecore* est simplement pris ici dans le sens d'animal : lat. *pecus, pecoris.*

39. On peut comparer à cette conversation du loup et du chien celle de l'âne et du cheval dans le chapitre VII du livre V de Rabelais.

42, 8. *Et pour cause* n'a pas un sens bien clair. Sans doute La Fontaine veut dire que le singe, habitué à imiter les autres animaux, et par conséquent à se comparer avec eux, doit être celui qui trouvera le plus « à redire dans son composé ».

43, 5. *Tout ce que nous sommes,* c'est-à-dire : tous tant que nous sommes.

45, 20. Les Troyens refusèrent d'écouter Cassandre qui leur prédisait la ruine de leur ville.

49, 3. Cette fable a été faite pour le duc de La Rochefoucauld, ami et protecteur de La Fontaine, qui lui a dédié aussi la fable des *Lapins* (livre X).

50, 8. La première édition des *Réflexions et Maximes morales* du duc de La Rochefoucauld parut en 1665.

— 19. Le *chiaoux*, corruption de *tchaouch*, est un messager chargé de porter les ordres du Grand Seigneur.

52, 11. L'allusion que La Fontaine fait ici aux guerres fréquentes du *Transsilvain,* du *Turc* et du *Hongrois* n'est pas absolument exacte. La Transylvanie, il est vrai, sous son

Digitized by Microsoft®

roi Bethlem Gabor, enleva quelques provinces à la Hongrie; mais, sans cesse disputée à celle-ci par les Turcs, elle a plus souvent joué le rôle de l'âne que celui du voleur.

P. 56, l. 16. C'est Sénèque qui attribue à Mécénas un propos de ce genre.

57, 26. *Tu ne tarderas guere,* tu ne resteras pas longtemps, tu ne perdras pas beaucoup de temps.

58, 19. C'est en badinant que La Fontaine donne ici l'explication du mot *testonner*, quoiqu'il fût très usité de son temps, parce qu'il avait aussi, dans le vulgaire, le sens de « battre ».

61, 7. *Trouva,* et non *trouvât.* Voir à ce sujet notre observation dans la note de la page 16, ligne 21.

62, 8. *Détourna,* c'est-à-dire découvrit en grattant avec sa patte.

— 10. *Beau* n'a pas ici de sens bien déterminé.

64, 17-18. Ces deux derniers vers font allusion à *l'Huître et les Plaideurs* (livre IX, fable IX).

69, 18. *Rodilardus* (rongeur de lard), chat célèbre dans *Pantagruel.*

70, 1. Il faudrait ici *soû,* avec l'accent circonflexe, par contraction de *saoul;* mais l'accent a été supprimé à cause de la rime.

72, 11. Nous avons maintenu *croassant* au lieu de *coassant,* pour nous conformer à l'édition originale. La distinction entre ces deux mots était bien établie du temps de La Fontaine, et on la trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, de 1694.

77, 28. Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, fut enlevé par l'aigle de Jupiter, qui en fit son échanson.

81, 3. *Porter les bouteilles,* marcher lentement, avec la précaution commandée par la crainte de mettre son fardeau en pièces.

Digitized by Microsoft®

P. 83, l. 25. *Point de pigeon pour une obole,* c'est-à-dire : pas le plus petit morceau de pigeon, pas même ce qu'on en pourrait avoir pour une obole.

85, 7. Des biens *prévenus* (sens de *prévus*) sont des biens auxquels on a pensé à l'avance et qui n'ont plus le charme de la nouveauté.

89, 18. *Pesoit plus qu'un fromage.* Voir *le Corbeau et le Renard* (fable II du livre I).

91, 11. La Fontaine a traduit ici le vers de Virgile :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

93, 16. *Sanglier* ne faisait alors que deux syllabes.

94, 22. *Essay* est pris ici dans le sens d'échantillon, exemple.

96, 10. *Les maisons de bouteille* sont de petites maisons de plaisance destinées seulement à des collations. Nous avons encore aujourd'hui *vide-bouteille.*

99, 4. Les initiales M. D. M. désignent M. de Maucroix, chanoine de Reims, ami de La Fontaine.

— Le prologue de cette fable fait allusion à une circonstance où Malherbe, consulté par Racan sur la carrière qu'il devait suivre, lui répondit en lui racontant l'apologue mis ici en vers par La Fontaine.

— 7-8. Rapprocher ces deux vers de ceux de Dulorens (1646), satire XXIII : édition Jouaust (Paris, 1879; n° VII du *Cabinet du Bibliophile*), page 201.

Or ce champ ne se peut en sorte moissonner
Que d'autres aprés nous n'y trouvent à glaner.

Il n'est guère possible que La Fontaine n'ait pas eu une réminiscence de ces deux vers.

100, 4. *Vous que rien ne doit fuir,* vous qui ne devez rien ignorer. C'est la forme latine : *quem nihil fugere debet.*

Digitized by Microsoft®

P. 102, l. 14-17. Les quatre derniers vers : *Quant à vous,* etc., sont la fin de la réponse de Malherbe.

103, 3. On disait souvent alors *je devois* dans les cas où nous dirions aujourd'hui *je devrois.*

— 18. *Qu'il en allast chercher* n'a pas un sens bien précis. Cela veut dire, selon nous, qu'il allât chercher de l'aide, des gens qui voulussent travailler pour lui.

104, 13. La Fontaine rappelle ici l'histoire de Ménénius Agrippa, le vainqueur des Sabins. Le peuple de Rome, insurgé contre les patriciens, s'étant retiré sur le mont Sacré, il le ramena dans la ville en lui racontant l'apologue de *les Membres et l'Estomac.*

105, 5. *S'aider de la peau du renard,* c'est-à-dire recourir aux ruses du renard.

113, 8. *Étretes,* pour *étroites.* On trouve aussi *étraites* dans d'autres éditions. Voir la note de la page 123.

121, 3. Térée, roi de Thrace, après avoir outragé Philomèle, sœur de Progné, sa femme, lui fit couper la langue afin qu'elle ne pût le dénoncer. Progné et Philomèle se vengèrent de cette cruauté en égorgeant le fils de Térée, pour le servir ensuite à son père dans un repas. Térée fut changé en huppe, Philomèle en rossignol, et Progné en hirondelle.

123, 5. La Fontaine ne s'est pas donné ici la peine d'écrire *étret* au lieu d'*étroit* pour la rime, ce qu'il vient pourtant de faire précédemment dans la fable de *la Goutte et l'Araignée* (livre III, fable VIII), où *étroite* devient *étrete,* pour rimer avec *buchete,* et ce qu'il a fait encore dans plusieurs autres cas. La prononciation normande de *étret* pour *étroit* était généralement usitée au XVIIe siècle. Voir la note de la page 113.

124, 4. *Un second Rodilard,* parce que La Fontaine a parlé du premier Rodilard dans la fable II du livre II.

131, 19. *J'en goûte devant toi,* c'est-à-dire : *avant toi.*

133, 1. *Mouchart* est pris ici dans le sens d'espion de guerre.

Digitized by Microsoft ®

P. 133, l. 21. *Là croissoit... l'ozeille et la laituë.* Le verbe est bien imprimé au singulier dans les éditions originales. Cette forme était employée du temps de La Fontaine.

— 22. *Dequoy faire à Margot pour sa feste un bouquet.* Ce vers n'est pas l'explication du précédent, mais se trouve expliqué par le suivant. Le sens nous paraît être celui-ci : le jardin fournissait, comme légumes, de l'oseille et de la laitue; comme fleurs, de quoi faire un bouquet à Margot, prise ici comme type de la fille du peuple, dont le bouquet, composé de fleurs communes, contient plus de serpolet que de jasmin d'Espagne. Il pourrait y avoir aussi dans ce vers une allusion à une chanson du temps.

136, 24. *Toute* est bien imprimé ainsi.

137, 5. *Martin-bâton,* nom pris dans Rabelais. C'est le garçon d'écurie armé du bâton. Voir la fable XXI du livre V.

138, 12-13. *Artarpax, Psicarpax, Meridarpax,* noms de rats tirés de la *Batrachomyomachie,* poème burlesque attribué à Homère.

— 19. *Au plus fort* veut dire ici au plus vite.

140, 15. *Ce chanteur que tant on renomme* est Arion, musicien grec : poursuivi par les matelots, il fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter.

— 23. *Juge-maire.* Voir le glossaire au mot *Maire.*

147, 5-6. *Lige,* c'est-à-dire esclave, *de son seul appetit. Lige,* dans la langue féodale, désigne l'homme lié à son seigneur et qui lui doit obéissance.

149, 14. *Asne, cheval et mule,* constituent ici un ensemble dont La Fontaine fait un sujet au singulier.

154, 23-24. *Biaux chires leups,* etc., veut dire : « Beaux sires loups, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie. »

156, 11-12. Ces vers, tous les deux masculins, ne riment cependant pas. C'est peut-être le seul exemple que La Fontaine nous donne de cette infraction aux règles de la pro-

Digitized by Microsoft®

sodie. On pourrait supposer ici l'omission de deux vers féminins qui se serait perpétuée dans les éditions suivantes. Mais cette hypothèse paraît difficile à admettre pour une édition imprimée sous les yeux de La Fontaine, et à laquelle on a eu le soin de faire un errata.

P. 156, l. 12. C'est bien *prest* qu'il faut, et non *prés*, ainsi que plus loin, p. 157, l. 5.

158, 15. *Prest de*. Voir la note ci-dessus.

159, 20. *On l'eût pris de bien court*, expression qui se comprend ici plus facilement qu'elle ne s'analyse. Le sens paraît être celui-ci : il eût fallu n'être séparé de lui que par un bien court espace pour le saisir à un moment où il ne songeât pas à son argent.

161, 16. Pour nous conformer au texte original, nous avons imprimé *corps* au lieu de *cor*, qu'ont donné les éditions postérieures. Cette dernière leçon paraît cependant la meilleure. La première, qui voudrait dire qu'on n'aperçut ni le corps du cerf ni sa ramure, serait très acceptable si La Fontaine n'avait pas ajouté : *ny cerf enfin*, ce qui ferait alors un pléonasme. C'est pourquoi l'on a donné la préférence à *cor*. On appelle *cor*, ou *andouillers*, les boutures qui sortent de la corne du cerf. — On pourrait encore justifier la première leçon en l'expliquant ainsi : personne n'aperçut ni un corps, ni une ramure, ni enfin (en un mot) ce qui constitue un cerf.

164, 11. *L'alouette à l'essor* (terme de vénerie), l'alouette volant loin de son nid.

— 28. *Avec nostre famille*, c'est-à-dire : avec les gens de notre maison.

167, 4. Il est probable que ces initiales désignent M. le chevalier de Bouillon.

170, 11. *Feroit que sage*, agirait sagement.

171, 1. Nous avons conservé la ponctuation des éditions originales, qui donne ce sens : « vous menace d'une aventure » ; mais nous inclinons à croire que *d'aventure* devrait

Digitized by Microsoft ®

être mis entre deux virgules, et que La Fontaine a voulu lui donner le sens de « par hasard ».

P. 173, l. 24. *Petites-Maisons,* établissement hospitalier qui recevait les infirmes et les fous, et qui est devenu ensuite l'*Hospice des Ménages.*

175, 5. Les *sœurs filandieres* sont les Parques, qui filent la trame de la vie des hommes.

— 11. *Vous en aurez,* locution analogue à celle-ci : *en veux-tu, en voilà.*

182, 7. *Échos,* ainsi écrit, fait ici un non-sens, et les éditeurs modernes ont eu raison de le corriger pour mettre *ecots.* Ce ne doit être là qu'une erreur d'impression qui aura échappé à La Fontaine, car les exigences de la rime ne demandaient pas une semblable faute d'orthographe.

187-188. La Fontaine, dans la fable XVIII, dit indifféremment *hibou* et *chat-huant.* Le chat-huant est une chouette, laquelle se distingue du hibou en ce qu'elle ne porte pas, comme lui, des plumes élevées au-dessus de la tête.

190, 11. *Dindenaut* est un marchand de moutons dans le *Pantagruel* de Rabelais.

— 18. *D'interests contre l'ours,* etc., c'est-à-dire : des dommages-intérêts pouvant résulter du défaut de livraison de la peau de l'ours.

— 24. *Meut* est mis pour *se meut,* et La Fontaine paraît n'avoir supprimé le pronom que parce qu'il lui faisait une syllabe de trop. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de *mouvoir* pris pour *se mouvoir.* Ce verbe n'est neutre que lorsqu'il exprime, en terme de féodalité, la dépendance d'une terre qui relève d'une autre : d'où le mot *mouvance.*

192, 4. *Martin* est le *Martin-bâton* de la fable V du livre IV.

194, note. *Gabrias,* ainsi appelé par La Fontaine, est Babrias ou Babrius, fabuliste grec.

Digitized by Microsoft ®

P. 196, l. 7. Iris, la messagère des dieux, était représentée ayant l'arc-en-ciel pour écharpe.

— 24. On n'est pas d'accord sur le sens des mots *à gage*, qui pourtant nous paraissent s'expliquer ici assez facilement. Faire une chose *à gages*, c'est la faire parce qu'on a été payé pour cela, et alors la faire quand même, de parti pris, sans justice. Or, n'est-ce pas là le rôle que joue Borée, qui déchaîne les vents et renverse tout sans motif raisonnable et pour la satisfaction d'un caprice ridicule ? Remarquons seulement que La Fontaine, pour la rime, a mis au singulier une expression qui ne s'emploie jamais qu'au pluriel. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul sacrifice de ce genre qu'il se soit permis.

198, 11. *Aussitôt qu'il auroit baaillé*, c'est-à-dire qu'il aurait ouvert la bouche, sans même avoir à se donner la peine d'exprimer son souhait.

— 13. *Pleut* et *vente*, mis pour *fait pleuvoir* et *fait venter*, constituent une hardiesse qui n'est admissible que chez un La Fontaine.

— 18. *Receveur*, dans cette fable, est très improprement employé pour *métayer*. Le métayer, qui partage par moitié avec le propriétaire les produits du domaine, ne reçoit rien pour le compte de personne.

205, 17. L'*ellébore* est une herbe purgative qui passait autrefois pour avoir la vertu de guérir la folie.

206, 4. *Renvoyer aux calendes* est une locution incomplète. Les calendes étaient le premier jour du mois dans le calendrier romain : c'est pourquoi « renvoyer aux calendes *grecques* » signifie renvoyer à une époque qui n'existe pas.

210, 9. On étendait alors le nom d'insecte aux animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties.

212, 9. *Fantosme*, appliqué à un miroir, a ici le sens de vision, apparition.

— 15. *Ongle* a été des deux genres ; mais le masculin

Digitized by Microsoft ®

était généralement adopté du temps de La Fontaine, et c'est par licence qu'il a admis ici le féminin.

L'adjectif *maligne,* qui suit, était, par une autre licence, imprimé *maline* dans la première édition.

P. 216, l. 16. *Soutane* ne désignait pas seulement alors la robe de prêtre, mais aussi celle de docteur.

219, 8. *Assignée,* imprimé *assinée* dans la première édition.

220, 13. Il faudrait *noyiez,* au lieu de *noyez,* que donne notre édition.

223, 6. *Il s'en va temps,* c'est-à-dire : il est bien temps.

— 12. La Fontaine fait ici allusion à son roman de *Psyché,* qu'il avait, paraît-il, interrompu, et qui fut publié en 1669.

— 17. *Son époux* : l'Amour, époux de Psyché.

Digitized by Microsoft ®

TABLE

DU TOME PREMIER

La Fontaine fabuliste et conteur, par Paul Lacroix 1

A Monseigneur le Dauphin. 1

Préface. 5

La Vie d'Esope le Phrygien. 15

A Monseigneur le Dauphin. 33

LIVRE PREMIER

I. — La Cigale et la Fourmy. 35

II. — Le Corbeau et le Renard. 36

III. — La Grenoüille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf 37

IV. — Les Deux Mulets. 38

V. — Le Loup et le Chien. 39

VI. — La Genisse, la Chèvre et la Brebis en societé avec le Lion 41

Digitized by Microsoft ®

VII. — La Besace. 42
VIII. — L'Hirondelle et les Petits Oyseaux. 43
IX. — Le Rat de ville et le Rat des champs. . . . 46
X. — Le Loup et l'Agneau 47
XI. — L'Homme et son Image. 49
XII. — Le Dragon à plusieurs testes et le Dragon à plusieurs queuës. 50
XIII. — Les Voleurs et l'Asne. 52
XIV. — Simonide preservé par les dieux. 53
XV. — La Mort et le Malheureux. 56
XVI. — La Mort et le Buscheron. 56
XVII. — L'Homme entre deux âges et ses deux Maistresses. 58
XVIII. — Le Renard et la Cigogne 59
XIX. — L'Enfant et le Maître d'école. 61
XX. — Le Coq et la Perle. 62
XXI. — Les Frelons et les Moûches à miel 63
XXII. — Le Chesne et le Rozeau 65

LIVRE DEUXIÉME

I. — Contre ceux qui ont le goust difficile. 67
II. — Conseil tenu par les Rats 69
III. — Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe 71
IV. — Les Deux Taureaux et une Grenoüille . . . 72
V. — La Chauvesouris et les Deux Belettes. . . . 73
VI. — L'Oyseau blessé d'une fléche. 75
VII. — La Lice et sa Compagne 75
VIII. — L'Aigle et l'Escarbot. 76
IX. — Le Lion et le Moûcheron. 79

Digitized by Microsoft ®

X. — L'Asne chargé d'éponges et l'Asne chargé de sel. 80
XI. — Le Lion et le Rat. 82
XII. — La Colombe et la Fourmis. 82
XIII. — L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. 84
XIV. — Le Lievre et les Grenoüilles. 86
XV. — Le Coq et le Renard. 87
XVI. — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle 89
XVII. — Le Pan se plaignant à Junon. 90
XVIII. — La Chate metamorphosée en femme . . . 91
XIX. — Le Lion et l'Asne chassant 93
XX. — Testament expliqué par Esope 94

LIVRE TROISIÉME.

I. — Le Meusnier, son Fils et l'Asne. 99
II. — Les Membres et l'Estomach 103
III. — Le Loup devenu Berger. 105
IV. — Les Grenoüilles qui demandent un roy. . . . 106
V. — Le Renard et le Bouc. 108
VI. — L'Aigle, la Laye et la Chate. 109
VII. — L'Yvrogne et sa Femme. 111
VIII. — La Goute et l'Araignée 113
IX. — Le Loup et la Cigogne. 115
X. — Le Lion abattu par l'Homme 116
XI. — Le Renard et les Raisins. 116
XII. — Le Cigne et le Cuisinier 117
XIII. — Les Loups et les Brebis 118
XIV. — Le Lion devenu vieux 119
XV. — Philomele et Progné. 120
XVI. — La Femme noyée. 121

Digitized by Microsoft ®

XVII. — La Belette entrée dans un grenier. 123
XVIII. — Le Chat et un vieux Rat. 124

LIVRE QUATRIÉME

I. — Le Lion amoureux. 127
II. — Le Berger et la Mer. 130
III. — La Moûche et la Fourmy. 131
IV. — Le Jardinier et son Seigneur. 133
V. — L'Asne et le petit Chien. 136
VI. — Le Combat des Rats et des Belettes. 137
VII. — Le Singe et le Daufin 139
VIII. — L'Homme et l'Idole de bois. 141
IX. — Le Geay paré des plumes du Pan. 142
X. — Le Chameau et les Bastons flotans. 143
XI. — La Grenoüille et le Rat. 144
XII. — Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre 146
XIII. — Le Cheval s'estant voulu vanger du Cerf . . 149
XIV. — Le Renard et le Buste. 151
XV. — Le Loup, la Chevre et le Chevreau 152
XVI. — Le Loup, la Mere et l'Enfant 152
XVII. — Parole de Socrate. 155
XVIII. — Le Vieillard et ses Enfans 156
XIX. — L'Oracle et l'Impie 158
XX. — L'Avare qui a perdu son tresor. 159
XXI. — L'Œil du Maistre 161
XXII. — L'Aloüette et ses Petits avec le Maistre d'un champ 162

Digitized by Microsoft ®

LIVRE CINQUIÉME

I. — Le Buscheron et Mercure. 167
II. — Le Pot de terre et le Pot de fer. 170
III. — Le Petit Poisson et le Pescheur 171
IV. — Les Oreilles du Lievre 173
V. — Le Renard ayant la queuë coupée 174
VI. — La Vieille et les Deux Servantes. 175
VII. — Le Satyre et le Passant. 176
VIII. — Le Cheval et le Loup 178
IX. — Le Laboureur et ses Enfans. 179
X. — La Montagne qui accouche. 180
XI. — La Fortune et le Jeune Enfant. 181
XII. — Les Medecins 182
XIII. — La Poule aux œufs d'or 183
XIV. — L'Asne portant des reliques 183
XV. — Le Cerf et la Vigne. 184
XVI. — Le Serpent et la Lime. 185
XVII. — Le Lievre et la Perdrix. 186
XVIII. — L'Aigle et le Hibou. 187
XIX. — Le Lion s'en allant en guerre. 189
XX. — L'Ours et les Deux Compagnons. 190
XXI. — L'Asne vestu de la peau du Lion. 191

LIVRE SIXIÉME.

I. — Le Pâtre et le Lion. 193
II. — Le Lion et le Chasseur. 193
III. — Phœbus et Borée. 196
IV. — Jupiter et le Métayer. 197

Digitized by Microsoft ®

V. — Le Cochet, le Chat et le Souriceau. 199
VI. — Le Renard, le Singe et les Animaux. 201
VII. — Le Mulet se vantant de sa généalogie. . . . 202
VIII. — Le Vieillard et l'Asne. 203
IX. — Le Cerf se voyant dans l'eau. 204
X. — Le Lievre et la Tortuë 205
XI. — L'Asne et ses Maistres. 207
XII. — Le Soleil et les Grenoüilles. 208
XIII. — Le Villageois et le Serpent.. 209
XIV. — Le Lion malade et le Renard. 210
XV. — L'Oiseleur, l'Autour et l'Aloüette 212
XVI. — Le Cheval et l'Asne. 213
XVII. — Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. . 214
XVIII. — Le Chartier embourbé. 214
XIX. — Le Charlatan.. 216
XX. — La Discorde. 218
XXI. — La Jeune Veuve. 219

Epilogue. 223

Notes. 225

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

PQ
1808
A1
1873
v.1

La Fontaine, Jean de
Fables de La fontaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Digitized by Microsoft®